NICOLAS - ISIDORE BOUSSOULAS
Professeur à la Faculté des Lettres
de l' Université d' Alexandrie

NOTES SUR LA PENSÉE PLATONICIENNE

I.—Plaisirs purs, Sciences - Arts et Dialectique selon le Philèbe

Socrate, après avoir analysé, en envisageant le problème sous plusieurs aspects, le genre du plaisir et touché, pour ainsi dire, du doigt toutes ses espèces qui s'avèrent des plaisirs mélangés, n'étant pas exempts de douleur, aborde maintenant l'examen de ses autres espèces ou parties à savoir les plaisirs purs. Ce faisant il suit, comme il le note d'ailleurs lui même, l'ordre naturel (1). Or que sont ces plaisirs purs appelés ἄμικτοι et vraiment réels, à l'opposé des plaisirs mélangés qualifiés des ἡδοναὶ apparentes (δοκοῦσαι), c'est - à - dire irréelles qui oscillent sans cesse et n'existent réellement jamais ? Ce sont les plaisirs qui résultent de la contemplation «de lignes droites et de lignes circulaires, et des surfaces ou des solides qui en proviennent». «De telles formes, en effet, j'affirme qu'elles sont telles, non pas relativement comme d'autres, mais belles toujours, en elles - mêmes par nature (ἀεὶ καλὰ καθ' αὑτὰ πεφυκέναι) et qu'elles ont leurs plaisirs à elles» (Philèbe, 51 c/d). Et de même : «belles aussi les couleurs de ce type» et «parmi les sons, ceux qui sont doux et clairs, qui rendent une note unique et pure, ceux - là sont beaux, non relativement à d'autres, mais en eux - mêmes (αὐτὰς καθ' αὑτὰς εἶναι), et sont accompagnés de plaisirs qui leur appartiennent par nature». Après avoir longuement analysé la nature du plaisir et fait le tri entre ses espèces pures et impures, Socrate va procéder de la même façon pour l'intellect et la science. Il va les sonder de partout pour voir s'ils n'ont rien de fêlé et, quand il aura détecté ce qu'il y a en eux de

1) Κατά φύσιν. Arrêtons - nous, un moment, à cette notion de φύσις. Elle est extrêmement importante dans la doctrine platonicienne. Elle régit tout un passage du Phèdre, où Platon nous dit qu'il faut diviser les choses selon leurs articulations naturelles (κατ' ἄρθρα ᾗ πέφυκε καὶ μὴ ἐπιχειρεῖν καταγνῦναι μέρος οὐδέν). (Phèdre, 265e). Elle jette une vive lumière sur la conception platonicienne de la dialectique, qui n'est pas une construction des concepts à partir d'un principe hypothétique, comme c'est le cas des mathématiques, mais l'exploration des structures qui saignent de réalité. (cf. ἱερεῖον du Politique).

plus nativement p u r (καθαρώτατον . . . φύσει) se servir pour constituer le mélange mutuel (τὴν κρᾶσιν τὴν κοινὴν) des parties qui, soit en eux, soit dans le plaisir, contiennent le plus de vérité» (55 c). Et Socrate commence par procéder à l'aide de sa méthode habituelle de division. Il effectue d'abord une prise de vue générale, une synopsis, en considérant l'essence des choses qui se nomment arts et sciences ; à savoir «tout ce qu'ils contiennent de science du nombre, de science de la mesure, de science de la pesée» (55 e). Cette essence, cette idée unique ainsi obtenue va dorénavant servir de norme (en d'autres termes de forme, de mesure, de point de repère, d'axe ou de système de référence) pour la classification des arts et des sciences. En effet, la séparation et le tri se feront selon le degré de p a r t i c i p a t i o n de ces derniers à cette essence ou forme unique, qui s'avère être, dans ce cas, la M a t h é m a t i q u e. Nous obtiendrons ainsi, d'un côté, tous les arts qui, comme la musique, la médecine, l'agriculture, présentent moins d'exactitude et comportent aussi beaucoup moins de mesure ; et de l'autre, tous les arts de construction qui sont beaucoup plus exacts. Mais cela ne suffit pas et, après avoir posé une idée unique, il faut ensuite la diviser en ses espèces (suivant la règle formulée dès le début du P h i l è b e). Divisons donc la mathématique (qui est ici l'idée obtenue) en deux sortes, la mathématique du vulgaire, faite d'unités différentes entre elles, et celle du philosophe, cette géométrie et ces calculs savants, qui posent comme principe, dans la série innombrable des unités leur homogénéité foncière (1). (Cette seconde mathématique est celle qui, d'après Spinoza, se fait par «intuition de l'essence»). Ainsi, nous avons d'abord obtenu, en nous servant de l'idée de la mathématique comme norme, deux sortes d'arts · sciences ; ensuite, en prenant comme mesure, ou critère, la Philosophie (par une espèce de transposition du problème) (2), nous avons pu diviser en deux la mathématique elle - même.

Les sciences mathématiques se divisent donc en deux espèces et, «celles qu'anime l'élan des vrais philosophes sont infiniment supérieures

---

1) Taylor : «It operates with units which are absolutely and in every way equal, in fact, with n u m b e r s, not with numbered things» (P l a t o, p. 430). «So there are two forms of «measuration» : the loose measurement of the architect or the retail - trader, and the accurate measurement of the geometer and calculator. The simple man who undertook to settle the value of Π by fitting a string round a disc unrolling it and measuring it with a measuring - stiek, was confusing «the tradesman's measuration which is always rough approximation, with the geometer's which must be accurate within a known and very precise «standard of approximanion» (i b i d.).

2) La transposition joue un rôie primordial chez Platon. Tout est question de degrès et da stratifications ; par exemple : reflets - choses réelles du monde sensible - structures scientifiques - Idées - Bien (cf. R é p u b l i q u e, VI).

en exactitude et en fidélité dans leur connaissance des mesures et des nombres» (57 c/d). Nous voyons réapparaître ici cette idée qui hante, pourrions - nous dire, l'âme géometrique de Platon : qu'il y a une espèce de mathématique qui n'est plus tournée vers le sensible, qui est toute contemplation de l'intelligible. Il reproche, comme l'écrit A. Diès, aux astronomes «de prétendre expliquer sientifiquement les mouvements des estres et découvrir dans le ciel visible et ses constellations un ordre véritable» (Introduction à la République, p. LXXXII). Platon nous dit, en effet, dans la République: «Je ne puis reconnaître d'autre science qui fasse regarder en haut que celle qui a pour objet l'être et l'invisible ; et si quelqu'un tente d'étudier une chose sensible en regardant en haut bouche béante ou en bas, bouche close, j'affirme qu'il n'apprendra jamais— car la science ne comporte rien de sensible—et que son âme ne régarde pas en haut mais en bas, étudiât - il couché à la renverse sur terre ou flottant sur le dos en mer» (529 b/c). La vraie harmonie ne se trouve pas d'après lui, dans la connaissance des choses sensibles, lorsque mêmes elles sont démêlées et éclairées par la science, mais bien dans les sphères purement intelligibles. C'est là seulement, dans cette science du Bien, qui est la plus haute et la plus absolument vraie, et que seul le philosophe possède, qu'on peut entendre cette musique incomparable inhérente à la contemplation de l'Être. C'est pour cela que Platon nomme la Philosophie la synthèse musicale la plus haute (Phédon, 61 a), car elle constitue la seule discipline capable de nous élever jusqu'à l'harmonie universelle. Si on «transpose» en formules plus explicites, et en fonction de tout ce que notre étude sur le mélange nous a permis de constater jusqu'ici, on peut dire que, si Platon ne considère comme vraie science que la Dialectique seule, c'est qu'elle seule peut nous donner des relations simbles, absolument exactes et harmonieuses qui entrent dans les combinaisons constituant les Idées. Ce sont ces relations infiniment claires et bien liées qui exhalent en quelque sorte la vraie harmonie et la musique la plus pure. Tandis que les autres sciences qui sont tournées vers le sensible ne nous donnent jamais que des rapports complexes et enchevêtrés ; par conséquent, le plaisir qui en découle n'aura rien de commun à cette extase sans pareille que nous procure la connaissance de l'Être ; il ne sera que ce plaisir paisible, (dont nous parle le Timée), qui sert de détente à la contemplation du dialecticien. D'ailleurs, il y a bien d'autres raisons, encore, qui font que les mathématiques n'ont pas le droit d'être considérées comme la Science : Outre la compléxité sans cesse croissante de leurs rapports, elles ne sont basées que sur des hypothèses (à l'encontre de la Dialectique, dont le principe, le Bien, ne peut

devenir l'objet d'aucune Axiomatique) (1). Par ailleurs, ce qui différencie encore plus ces deux disciplines, c'est le fait que les Mathématiques ne sont qu'un monde de pures possibilités, tandis que la philosophie, elle, s'avère la science unique des réalités les plus vraies, des essences éternelles (Comme le note Taylor, la vraie connaissance ne peut concerner que l'intemporel). Cependant, pour atteindre ces hauteurs de la contem- plation ontologique, la seule voie de connaissance possible, servant de «propédeutique», sera celle quis vient aprè la Dialectique, à savoir justement les Mathématiques. Non pas celles naturellement qui sont tournées vers le devenir et vers la pratique, mais bien les mathématiques pures et abstraites.

C'est pour cette raison que Platon voulait substituer à une astronomie des constellations, une mathématique des vrais mouvements et des vraies vitesses. Comme le dit A. Diès : «Ce n'est pas dans les constellations qu'il faut chercher les vraies figures ni les vraies vitesses, ni les rapports qu'elles ont entre elles : c'est dans les Formes et dans les nompres intelligibles. Une musique mathématique, un ciel mathématique et idéal, voilà ce vers quoi tend Platon dans cet essai de réforme» (Introduction à la République, p. LXXXII). En d'autres termes, la mathématique que veut Platon est celle qui se rapproche le plus possible, par la pureté de ses visions et de ses recherches, de la Dialectique. Et cette tendance a abouti, vers la fin de sa vie, à la théorie des Nombres Idéaux, qui sont les formes, ou types des nombres. Ces Nombres Ideaux, ces Idées des Nombres et des Figures sont, ainsi que le dit Léon Robin dans «La Pensée Grecque et les origines de l'esprit scientifique» (p. 254), «comme toutes les autres, de véritables substances ayant chacune sa nature propre et sa qualité» : «le Trois ou la Triade, la forme ou le type de tous les trois», le Quatre ou la Tétrade, de tous les «quatre» et ainsi de suite, jusqu'à la dernière Idée nécessaire pour expliquer tous les nombres possibles, le Dix ou la Décade, le nombre parfait des Pythagoriciens» (p. 254). Entre cette mathématique

---

1) Cf. République: «Sans doute c'est de l'entendement à l'exclusion des sens qu'on est contraint de se servir pour la contemplation des objets mathématiques; mais, faute dans son étude de remonter jusqu'au principe, procédant seulement à partir d'hypothèses, le mathématicien n'a pas l'intelligence rationnelle de ces objets, bien qu'ils soient intelligibles en liaison avec le principe» (νοῦν οὐκ ἴσχειν περὶ αὐτὰ .... καίτοι νοητῶν ὄντων μετὰ ἀρχῆς). Taylor écrit dans son Platon (p. 292): «Dialectic would «destroy» (ἀναιρεῖν) the postulates of the existing sciences (τὰς ὑποθέσεις ἀναιροῦσα: Rép. VII, 533c); that is, it would deprive them of the character of ultimate postulates by showing that—so far as they are not actually false, as they may turn out to be—they are consequences of still more ultimate truths». «Phedo told us our «postulate» will require to be itself deduced as a consequence from one more ultimate, and the processe will have to be rapeated until we come to a postulate which all parties are content to accept» (ibid.).

philosophique,ou méta - mathématique, qui se confond avec la Dialectique, et le monde sensible du devenir, les mathématiques ordinaires (1) restent toujours des intermédiaires. Mais continuons à suivre de près le texte de Philèbe. Comme nous le voyons, au dessus même des mathémati ques abstraites, Platon place la Dialectique. Ecoutons Socrate déclarer que la Science du dialogue doit être mise au dessus de toutes les autres : «La connaissance de l'Être, de la réalité véritable et perpétuellement identique par nature est, en effet, celle qui, à mon avis, les esprits quel que peu éclairés estiment de beaucoup la plus vraie» (58 a). C'est la science du Bien et des Idées dont la suprématie est manifesre. Et un peu plus loin, le mème Socrate nous dit, en parlant toujours de cette science suprême : «de si petit profit qu'elle puisse être, elle se propose comme objet ce qu'il y a de précis, d'exact, de suprêmement vrai (τὸ σαφὲς καὶ τἀκριβὲς καὶ τὸ ἀληθέστατον) ; et de même que, pour le blanc, je disais tout à l'heure que, si petit fût - il, pourvu qu'il fût pur, il l'emporte sur une masse d'impur par cela seul qu'il est le plus vrai (ἀληθε- στάτη) (2), de même pour elle, nous affirmerions que c'est elle qui, le plus vraisemblablement, possède en sa pureté l'intellect et la sagesse» (58 c/d/e). Cette science la plus haute a comme objet les Idées, structures infiniment bien déterminées dans leur nature intelligible, contenant déjà l'équilibre idéal, l'identité et l'immutabilité parfaites du Bien, leur source éternelle. Équilibre, identité de rapports (κατὰ ταὐτὰ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχοντα) belle et stable symmétrie de proportions, harmonie intime et totale de composition, voilà tout ce qui constitue et confère la vérité aux Es- sences sublimes, aux Formes supérieures de l'Être; ces Essences et ces

---

1) Comme le dit Rodier: «D'après Aristote, ce qui dans la doctrine de Platon distingue essentiellement les Idées - nombres de nombres mathématiques, c'est qu'il y a, dans les premières, de l'antérienx et du postérieur (Méta., M, 6, 1080 b, 11; 7, 1082 b, 19 et seap.); autrement dit, que les Idées - nombres forment une hiérarchie et qu'il y a, par suite, entre elles, des différences qualitatives et conceptuelles: la dyade en soi diffère, dans son essence, de la triade en soi; ce sont deux concepts distincts et il ne peut y avoir entre eux ni addition, ni combinaison mathématique d'aucune sorte. Les Idées - nombres et les unités qui les composent sont incombinables entre elles (ἀσύμβλητοι) (ibidi., 6, 1080 a, 11 sqq. Entre les nombres mathématiques, au contraire, il n'y a que des différences de quantité et les unités arithmétiques sont toutes combinables les unes avec les autres (σύμ- βλητοι). Il en résulte que la considération de la finalité est exclue de la génération des nombres mathématiques; il n'y a pas entre eux de rapports de conditionné à conditionnant ou de moyen à fin». (Les mathématiques et la dia- lectique, p. 46—47).

2) Cf. ibid., 53 c: «n'importe quel plaisir, même petit et rare, pourvu qu'il soit pur de toute douleur, sera plus plaisant, plus vrai, plus beau qu'un autre plus grand ou plus répété». On remarque l'opposition si significative entre la masse, ou quantité, et la pureté, ou qualité, qui fait ressortir la supériorité de cette dernière».

Formes vers lesquelles est tournée «cette puissance de notre âme qui est née pour désirer le vrai et tout faire en vue de lui» (58 d). Ayant montré que la vraie supériorité réside dans la science de l'Être et de l'Éternel, Socrate nous demande, par la suite, si «parmi les noms applicables à de telles réalités il n'est pas de toute justice (δικαιότατον) de réserver les plus beaux aux plus belles» (59 c) (1). Voyons comment Platon s'exprime dans d'autres dialogues, au sujet de ces réalités «les plus belles». Dans le Phèdre, il nous parle de ce lieu supracéleste, dont nul poète parmi ceux d'ici-bas n'a encore chanté l'hymne et jamais ne chantera l'hymne, qui y soit proportionné. Or, voici ce qu'il en est; car, si vraiment, il est un cas où l'on doive avoir le courage de dire la vérité, c'est surtout quand on parle sur la Vérité. Et bien donc, la réalité qui réellement est sans couleur, sans figure, intangible (ἡ ἀχρώματός τε καὶ ἀσχημάτιστος καὶ ἀναφὴς οὐσία ὄντως οὖσα); celle qui ne peut être contemplée que par le pilote de l'âme, par l'intellect; celle qui est le patrimoine du vrai savoir, c'est elle qui occupe ce lieu» (Phèdre, 247 c/d). Et dans le Sophiste: «Par le corps, nous avons communauté avec le devenir au moyen de la sensation; mais au moyen du raisonnement, par l'âme, avec l'existence réelle (τὴν ὄντως οὐσίαν); et celle-ci, affirmez-vous, est toujours identiquement immuable (ἀεὶ κατὰ ταὐτὰ ὡσαύτως ἔχειν); tandis que le dernier varie à chaque instant» (248 a). Ces passages nous affirment, de la façon la plus catégorique, qu'il existe des choses en soi, en dehors de l'esprit qui les construirait comme de concepts; c'est dans ces choses en soi, absolument intelligibles, que réside et la vérité et la pure intellection synonyme de la science suprême. Comme le dit toujours Platon: «Le véritable ami de la science aspire naturellement à l'Être, ne s'arrête pas à la multitude des choses particulières auxquelles l'opinion prête l'existence, mais procède sans défaillance et ne se relâche point de son ardeur qu'il n'ait pénétré l'essence de chaque chose avec l'élément de son âme à qui il appartient de la pénétrer—cela appartient à l'élement apparenté à cette essence—; puis, s'étant attaché et uni par une sorte d'hymen à la réalité véritable, et ayant engendré l'intelligence et la vérité, il atteint à la connaissance et à la vraie vie, et y trouve sa nourriture et le repos des douleurs de l'enfantement» (Rép. 490 b). (Cf. aussi Phédon, 79 d; Timée, 90 a/c; République, 516 c; ibid, X, 611 e. Tous ces passages sont des hymnes à la vérité de l'Être et de la Dialectique qui s'y rattache). Toute autre s'avère, par contre, la condition de ceux qui passent leur vie à étudier les choses du monde où nous sommes, la façon dont elles sont nées, les actions qu'

---

1) «Quant à toutes autres choses, il faut les déclarer secondaires et inférieures» (ibid.).

elles subissent et celles qu'elles exercent : «Ce n'est donc pas à ce qui est toujours (τὰ ὄντα ἀεί), mais à ce qui devient, deviendra et devint, qu'un tel homme parmi nous applique son labeur». «Mais de telles choses on ne saurait jamais affirmer qu'aucune puisse devenir sûre (σαφὲς) au sens de la plus exacte vérité (1) (τῇ ἀκριβεστάτῃ ἀληθείᾳ), puisqu'aucune d'elles jamais ne fut ni ne sera ni n'est actuellement dans le même état» (59 b). Ce sont des choses qui ne possèdent aucune espèce de fermeté (μὴ κεκτημένα βεβαιότητα) (ibid). On peut comprendre quelles sont les personnes que vise Platon dans ce passage. Ce sont ceux qui, au lieu de s'élever d'abord par la dialectique ascendante jusqu'aux Essences éternelles pour descendre ensuite, à l'aide de la dichotomie et de la métrétique supérieure, au monde sensible ; afin d'enserrer ainsi ces choses fuyantes et périssables d'une façon rationnelle, en les saisissant comme des composés d'Idées ; ne font que s'attaquer tout de suite et sans le moindre bagage dialectique aux êtres du devenir ; c'est à-dire à des systèmes extrêmement enchêvetrés et confus d'entités avec lesquelles ces physiciens bornés n'ont jamais eu le moindre contact. Il est, par conséquent, de toute nécessité que ces gens ne soient jamais capables d'expliquer intégralement la Nature ; qu'ils restent, par contre, toujours à la surface des choses, se contentant d'observer et de noter leurs propriétés plus ou moins exterieures, sans pouvoir à aucum moment aller au tréfonds des vrais problèmes. On voit par là clairement la conception de Platon relative à la Physique, et d'une façon plus générale, à la science. Elle est, cette conception, éminemment idéaliste, puisqu'elle a recours aux plus hauts principes spirituels (à savoir les Idées) pour expliquer les phénomènes sensibles. Elle s'efforce de rendre compte de l'inférieur par le supérieur, du complexe par le simple, de l'impur par le pur, de l'inexact par l'exact, du particulier par l'universel. Ainsi, elle raméne chaque chose au Tout intelligible, le grain de poussière à l'Univers, la terre au Ciel. Et le principe suprême qu'elle invoque constamment s'avère un principe excellemment conscient et prévoyant des fins, car il n'est autre, en dernière analyse, que le Bien lui-même. C'est justement en vue de cette explication finaliste et spiritua-

---

1) Un autre passage du Philèbe se trouve être encore plus explicite au sujet de cette notion : «Mais voici encore un élément dont l'addition s'impose, et sans lequel, d'ailleurs, rien ne pourrait jamais naître.—Lequel ! «Ce â quoi nous ne mêlerons pas la vérité, cela ne pourra jamais naître, ni, une fois né vraiment exister» (οὐδ' ἂν γενόμενον εἴη) 64 a/b. Cette ἀλήθεια s'avère donc l'élément qui constitue la réalité des choses, contrairement à ce qui est le cas pour les concepts mathématiques qui ne sont que de pures possibilités. Comme le remarque Rodier (Les mathématiques et la dialectique, p. 42 ; d'après Apelt : Arch. f. G. d. Ph., t. X. p. 16) ἀλήθεια désigne, comme dans beaucoup d'autres passages de Platon (Rép., VI, 501 d ; 508 d et sa ep.), la réalité».

liste, s'il en fût, que la théorie du mélange a dû être mise au point. En effet, la participation ne suffisant plus entièrement (la preuve nous en était donnée dans le Parménide), il fallait, après avoir mis en lumière les réalités les plus verticales que sont les Idées, en établir la communication, ainsi que la modalité de composition et de mixtion. Une fois cesi réalisé, on pourrait descendre, peu à peu, à partir de ces hauteurs intelligibles, vers le monde sensible, en agissant sur la structure des mixtes ; autrement dit, en rendant ceux - ci de plus en plus complexes et touffus. C'est ainsi qu'on pourrait en maniant cet outil suprêmement dialectique qu'était le mélange, atteindre, de la manière la plus philosophiquement méthodique et viable, le tout du devenir.

II.—Les quatre genres de Philèbe et les rapports qui relient le sensible a l'intelligible.

Nous nous proposonse d' examinr, au cours de ces pages, si les quatre genres du Philèbe, à savoir l'illimité, la limite, le mixte et la cause sont complètement séparés et étrangers l' un à l'autre, ou bien, s'il y a une parenté entre eux qui les rapproche et les unit. Gette analyse nous permettra de déterminer, par la suite, les rapports qui relient, selon Platon, le sensible à l' intelligible. Disons - le tout de suite : nous allons tâcher de montrer qu'à notre avis tous ces quatre termes, que l' analyse et la discrimination, basées sur le cinquième genre, ont su distinguer et établir, sont des parents proches et tendent constamment à fusionner pour ne constituer qu'un seul terme, qui n' est que l'expression, ou la définition du Bien. Commençons tout d' abord par remarquer que tout dans la doctrine platonicienne de la dernière periode est un mixte, sauf l' Un, ou le Bien. Il est le seul terme qui soit vraiment pur et anhypothétique, c' est - à - dire n'impliquant de relation avec aucun autre (ainsi qu'il a été posé dans la République). Tous les autres éléments, à commencer par l' être et le non - être ne sont pas tout à fait purs, mais relatifs en quelque sorte. Car et l' être ne peut se poser, sans impliquer l'indétermination du non - être, et le non - être, d' autre part, existe, est d'une certaine façon, comportant ainsi une frange de détermination. Toutes les Idées, comme l' a déjà-démontré le Sophiste, sont ainsi des composés et des mixtes constitués par l' être et le non - être. Les genres se mêlent les uns aux autres, l' être et l'autre pénètrent dans tous et se compénètrent mutuellement (Sophiste, 259 a). Comme le dit Rodier (Etudes de Philosophie Grecque - Sur l'évolution de la dialectique de Platon, p. 68), «il résulte que les Idées font partie du mixte ; qu' elles sont des unités de multiplicités, et comme telles, des nombres. Mais le premier passage du Philèbe (16 c/d/e) nous indique en outre plus pré-

cisement en quoi l'Idée ressemble au nombre et en quoi elle en diffère. Comme le nombre, elle réunit en un tout une pluralité d'éléments. Mais ces éléments ne sont pas homogènes et sur le même plan, comme ceux d'un nombre mathématique. Chacune des unités ou, plus exactement, chacune des Idées plus simples qui constituent la compréhension d'une Idée donnée contient à son tour des Idées plus élémentaires, et ainsi de suite jusqu'à l'unité dernière et indivisible. En sorte que les unités dont se compose le nombre idéal ne sont pas toutes coordonnées, mais forment une hiérarchie ; qu'il y a entre elles, suivant une expression qu'Aristote a peut-être empruntée aux leçons de Platon, de l'antérieur et du postérieur». Ainsi donc les Idées sont des mixtes qui cachent l'infini dans leur sein (1). Examinons maintenant chacun des quatre genres, Illimité, Limite, Mixte et Cause, en fonction de ce que nous avons vu plus haut. Prenons d'abord l'Illimité (ἄπειρον). C'est l'infini, l'indéterminé, celui qui admet le plus et le moins (μεῖζον καὶ ἧττον, σφόδρα καὶ ἠρέμα). Comme le dit V. Brochard : «A ces termes (du μεῖζον et de l'ἧττον, du σφόδρα et de l'ἠρέμα) ne voyons-nous pas correspondre le grand et le petit du Phédon, la dyade indéterminée du grand et du petit, dont il est question dans la Métaphysique? La matière est donc quelque chose qui résulte de la juxtaposition de deux contraires. Et ces contraires, se tiraillant incessamment l'un l'autre, si l'on ose ainsi dire, ne lui permettent point le repos». Et un peu plus loin : «De cette lutte de deux contraires naît le changement. La matière va donc pouvoir se définir : «ce qui est indéterminé», ou «ce qui change» (La Philosophie ancienne Le devenir dans la Philosophie de Platon, p. 108). On voit ainsi que l'illimité n'est que le plus ou le moins, l'oscillation indéfiniment perpétuée entre deux contraires, selon l'expression de Léon Robin ; ce qui est indéterminé et se transforme constamment. Ce ne peut donc être autre chose que l'Autre du Sophiste, qui est l'infini des indéterminations ; ce Non-Être dont nous avons vu l'être et l'existence s'affirmer dans le même dialogue. C'est, d'autre part, la Matière du Timée (2), cette espèce (εἶδος) invisible

---

1) Aristote nous l'affirme d'ailleurs dans sa Physique: «Platon, dit-il, a conçu l'infini comme double (δύο τὰ ἄπειρα), savoir le Grand et le Petit (Physique, III, 4, 203a, 15). Et (ibid.): «Cet infini est, selon Platon, dans les Idées ou dans les intelligences, aussi bien que dans les choses sensibles».

2) L'infini, l'illimité, le non-être, l'autre, la Matière (réceptacle, ou lieu), le genre du Timée qui «n'est perceptible que grâce à une sorte de raisonnement hybride que n'accompagne point la sensation», qu'on aperçoit «comme en un rêve», en y croyant à peine (52b), est un genre intelligible, mais le plus bas de tous ; celui qui ne comporte qu'une frange infinitésimale d'intelligibilité ; celle justement que lui

et sans forme qui reçoit tout et participe de l'intelligible d'une manière très embarrassante et très difficile à entendre (T i m é e, 51 a). Ainsi donc l'Illimité est tout cela en même temps, car, comme dit Brochard, les termes de Matière, d'Indéterminé, de Plus et Moins, de Grand et Petit, de Dyade indéfinie du Petit et du Grand, d'Autre et de Non - Être, sont termes synonymes». Aristote, d'ailleurs, nous apprend que pour Platon la matière est le Non - Être (τὸ μὴ ὄν . . .). Mais en même temps l'Illimité, étant aussi un genre intelligible, une Forme, une Idée, s'avère nécessairement un mixte, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, il admet une détermination, au moins, celle d'exister ; se trouvant ainsi étroitment lié à l'être Mais nous voyons dans le T i m é e, Platon nommer la matière cause errante (πλανωμένη αἰτία). Il nous la présante en déséquilibre perpétuel, sécouée irrégulièrement dans tous les sens et secouant les quatre éléments qu' elle avait reçus, comme un crible. Elle a ainsi, le plus possible, séparé les uns des autres les plus dissemblables d'entre eux et rapproché le plus possible en une seule masse les plus voisins, en sorte que les uns ont occupé une place et les autres une place différente ; cela avant même que le Tout formé d'eux se fût ordonné» (T i m é e, 53 a). On voit bien qu'il s'agit là d'une cause p u r e m e n t m é c a n i q u e, d'après Léon Robin (É t u d e s s u r l a s i g n i f i c a t i o n e t l a p l a c e d e l a P h y s i q u e d a n s l a P h i l o s o p h i e d e P l a t o n, p. 37).

Ainsi, au bout de l'échelle et de la hiérarchie, nous avons une causalité aveugle et mécanique qui produit un devenir tout mécanique (i b i d., p. 30). D'autre part, comme le remarque toujours Robin dans son «P l a t o n», il y a chez ce dernier toute une h i é r a r c h i e d e c a u s e s, dont la cause première, la cause par excellence, est la causalité finale, la finalité, celle qui comporte la prévoyance et la conscience des fins. Mais la matière, d'après ce que nous venons de voir, est aussi une cause, bien que la dernière et la plus basse de toutes : la causalité mécanique. Elle est une causalité errante, inconsciente et aveugle. Nous allons voir un peu plus loin comment il y a toute une série de dégradations de la causalité, depuis la pleine conscience jusqu'au tâtonnement aveugle, dans le chaos des indéterminations. Ainsi donc, pour nous résumer, l'Illimité est en même temps la Matière, le Non - Être, l'Autre ; c'est - à - dire une Idée ou une Forme ; par conséquent une limite, en quelque sorte, et en même temps un mixte et une cause.

Mais dans son état pur (où l'a réduit l'analyse et la discrimination

---

confère l'adjonction de son existence, de son être. Et le S o p h i s t e n'a fait que rendre intelligible et mettre en lumière cette ombre fuyante, en l'intégrant, au moyen de son existence même, dans le monde des Idées.

faites au moyen du cinquième genre), il n'est surtout et avant tout que l'illimité, et ne comporte l'essence de la limite ou de la causalité que dans un degré infinitésimal (mais qui suffit pour établir en quelque sorte la liaison avec les autres genres). Examinons maintenant les autres gentres du Philèbe. Prenons, à son tour, la Limite (πέρας) ; D'après Brochard (cf. Le devenir dans la Philosophie de Platon, p. 108—La Morale de Platon, p. 201), la limite, le πέρας, l'élément qui limite, stabilise, organise et informe l'illimité, ne peut être que les Idées.

D'abord une comparaison avec les genres du Timée nous le fera comprendre. Il est dit, en effet, dans le Timée, qu'il y a deux éléments, dont le premier est «ce qui existe toujours, ce qui est appréhensible à la pensée aidée du raisonnement, parce qu'il est toujours le même ; tandis que le second est conjecturé par l'opinion accompagnée de la sensation irraisonnée, parce qu'il naît et périt, mais n'existe jamais réellement (Timée, 27d - 28a). Il est facile de reconnaître la division du Tout (faite dans le Philèbe) en deux éléments, l'illimité et la limite. Celui qui existe toujours n'est évidemment que le monde des Idées, tandis que le second c'est le sensible et la matière qui s'organisent par le premier, qui leur sert ainsi de modèle immuable. Le premier sera donc la Limite du Philèbe, et le second, l'Illimité, comme nous venons de le voir. Car c'est la Limite qui organise et stabilise l'illimité. Dans la Morale de Platon, Brochard nous dit: «Platon ayant besoin pour la suite de sa démonstration (dans le Philèbe) de faire intervenir l'Idée, ou un principe intelligible, nous la présente ici sous la forme de la limite, parce que c'est précisement sous cet aspect qu'il devra l'envisager pour combattre les partisans du plaisir et montrer que le plaisir en raison de son indétermination ne saurait être le vrai bien. Un peu plus haut (Philèbe, 15a) il a désigne l'élément intelligible par des termes empruntés encore aux mathématiques : ἑνάδας ou μονάδας, parce que, à ce moment, il avait besoin de considérer l'Idée comme un principe d'unité, par opposition à la multiplicité indéfinie des êtres individuels». Et un peu plus loin : «De même dans le Timée l'Idée est représentée encore sous un autre aspect, celui d'un modèle immuable. Platon a bien le droit de représenter les Idées suivant les differents aspects qu'elles offrent et elles en offrent un grand nombre, puisque tout en vient ou s'y rattache. Suivant les besoins de sa démonstration, il chosit tantôt l'un, tantôt l'autre de ses points de vue» p. 201). Nous voyons donc qu'il est possible d'identifier la limite et les Idées. D'autre part, nous venons de voir que les Idées sont des mixtes, des composés. Il en sera donc de même, nécessai-

rement, pour la Limite. La Limite, le πέρας, est un mixte, comme le sont toutes les essences intelligibles. Et ainsi nous réjoignons, avec cette nouvelle interprétation, la conception d'un Zeller ou d'un Rodier, qui admettent que les Idées sont des μικτά. Or, qu'est-ce que dit ce dernier dans son étude «Sur l'évolution de la Dialectique de Platon»?: «Si l'Idée est une οὐσία μικτὴ en qui une multiplicité d'idées subordonnées est ramenée à l'unité, il en résulte une conséquence importante: le monde sensible, en effet, est lui aussi incontestablement un mixte, ou, si l'on veut, un enseble de mixtes constitués grâce à l'opération de l'Idée sur l'indétermination des qualités sensibles. Par suite l'idée (ou la Limite, ajouterions-nous pour notre part) qui en elle même est un mixte, joue le rôle de principe d'unité par rapport aux choses sensibles. Une même chose peut donc être considérée comme unité, mixte ou même multiplicité, suivant les raports qu'elle soutient» (p. 68—69) (1). Elle peut, en d'autres termes, jouer alternativement le rôle de forme ou de matière, selon que l'on considère le terme qui la précède ou celui qui la suit (2). Elle est donc un principe formel (évidemment relatif, seul le Bien ou Un, l'unité suprême, étant l'absolu. l'anhypothétique, celui qui n'implique de relation avec aucun terme) ; et, en tant que telle, elle s'avère, en quelque sorte, une cause formelle. Elle est la limité, bien supérieure à la causalité toute mécanique et aveugle de l'illimité ou matière, car elle est déterminée ; par conséquent, infiniment mieux dirigée et plus consciente, ne subissant aucun des ballottements et des secousses dont cette dernière se trouve être le théâtre. D'autre part, comme le Tout tout entier est partagé entre la Limite et l'Illimité, et que dans ce dernier nous n'avons reconnu qn'une frange de causalité (la causalité mécanique), il est de toute nécessité que la vraie causalité (la causalité finale et consciente, la finalité), se trouve du côté de la Limite. Passons maintenant au Mixte lui-même. Il est le produit qui naît de l'action de la limite sur l'illimité. Il participe donc nécessairement et à la Limite et à l'illimité. Nous avons précédemment vu que la limite, les Idées sont des mixtes. Le mixte sera donc tout cela en même temps et, par conséquent, cause en quelque sorte. Car, une fois passé de l'état de l'illimité à celui de la limite, il

---

1) Dans la série du mélange, chaque terme a une double fonction, un double aspect, formels et matériels en même temps, «suivant les rapports qu'il soutient».

2) Ainsi nous commençons à nous apercevoir, dès maintenant, de ce qui va se passer dans le mélange : une fois tous les termes instaurés dans leur pureté, il se fera une sorte d'attraction en vertu de laquelle ils tendront à fusionner et à n'en faire qu'un. Dans ce mouvement, chaque terme jouera le rôle de forme par rapport à celui qui lui succède, et de matière vis-à-vis de celui qui le précède (qui en sera, ainsi, le moteur).

deviendra à son tour limitant, et principe d'information et d'organisation.

Cette γεγενημένη οὐσία qui vient de naître du chaos du sensible et de l'infini, tendra à la perfection de la Limite, qui lui a donné naissance et existence durable et tâchera, a son tour, de devenir semblable (1) et de s'identifier à cette dernière. On voit donc déjà ce mouvement (2) dont il est question dans le Sophiste (248 e), ce mouvement qui est la pensée même et la conscience et qui régit tout le système, émanant en dernière analyse du terme suprême du Bien, ou Un. Le mixte est donc tout cela en même temps ; mais l'analyse le distingue et l'établit dans son individualité propre, dans son entité pure.

Examinons, maintenant le quatrième genre, qui régit les trois autres, qui les couronne (ἐπ' αὐτοῖς, Philèbe, 30 b) ; celui de la Cause. D'après Brochard, «la cause dont il s'agit désigne l'intelligence et l'âme. Et cette âme présente les analogies les plus évidentes avec l'âme du monde, telle qu'elle est definie dans le Timée, ou même avec le Démiurge ; elle est dite expressement δημιουργοῦν (27 b)» (La Morale de Platon, p. 199 - 200). Or, si la cause est la même chose que l'âme elle sera, tout comme l'âme qui est un composé intermédiaire entre l'intelligible et le sensible, un mixte elle aussi. Evidemment, sous sa forme la plus pure, celle sous laquelle, l'isole l'analyse de Socrate, elle est, par dessus tout et éminemment, cause en soi même, et a le plus d'affinité possible avec le Bien. Mais elle ne cesse jamais, sauf au seul moment suprême de son identification et de sa coïncidence avec le Bien, d'être un composé, pour pouvoir ainsi servir d'intermédiaire et se mettre en contact et avec l'Illimité et avec la Limite, les reliant tous les deux. La cause participe donc de deux principes de l'illimité et de la limite, tout comme l'âme ; et ainsi s'explique toute la hiérarchie de causalités dont parle Léon Robin, et dont les deux bouts extrêmes sont la finalité et le mécanisme. Comme causalité mécanique et errante, la Cause est tangente à la Matière et s'identifie à chaque point à celle ci et au non - être. Comme finalité, au

1) Ὁμοιοῦσθαι : ce terme joue un rôle capital dans la doctrine platonicienne, où tout imite et copie, dans la mesure du possible, le supérieur qui le regit ; où tout est question d'image et de modèle.

2) «Mais par Zeus ! nous laisserons - nous persuader que l'être, dans sa plénitude, ne possède pas ce qui est vraiment le mouvement, la vie et l'âme ; qu'il ne vit ni ne pense, mais que vénérable et sacré, il reste immobile, dépourvu d'intelligence ? » Comme le dit excellemment Rodier : «L'être, la réalité véritable et totale, n'est ni l'objet, ni le sujet seuls ; c'est l'objet prenant conscience de lui - même et devenant ainsi sujet, l'être se créant une conscience pour s'y réfléchir. L'intelligible, pour être entièrement, implique une intelligence ; il ne ressemble pas à ces statues, saintes et vénérables, mais dépourvues de pensée et de vie. Sans loute l'antériorité appartient encore à l'objet. Mais ce n'est plus qu'une antériorité logique, et Aristote n'aura pas grand effort à faire pour mettre l'intellect et l'intelligible sur le même plan» (Evolution de la Dialectique, p. 65).

contraire, elle est toute traversée par le Bien et par toute l'intelligence et la vérité qu'il produit (νοῦν καὶ ἀλήθειαν παρασχομένην). Elle est en même temps, dans cette sphère, en parenté étroite avec les Idées et, d'après Ed. Zeller (Die Philosophie der Griechen, II, 1, p. 695), elle les enveloppe, ces dernières n'étant ainsi que ses espèces. Car les Idées, étant des causes efficientes, des formes - forces, appartiendraient au genre de l'Etiologie.

Nous pouvons donc dire que la Cause est cet «intellect véritable et divin, dont parle Socrate dans le Philèbe et dont la condition est toute autre» (Phil. 22 c). Elle est à son degré le plus haut le Bien lui - même. Comme le dit Rodier, «la cause de la génération c'est la finalité, ou le Bien». (Les mathématiques et la dialectique, p. 42); c'est la finalité, l'intellect, et s'appelle, alors, mesure, proportione, vérité et beauttè. Elle est la prévoyance des fins. Elle enveloppe la sagesse et la pensée et tous les degrés intermédiaires entre le Bien et le non - être. Nous voyons ainsi toute l'échelle, toute la gamme d'espèces qu'elle enveloppe et contient, depuis la plus haute, qui est cette finalité, ou prévoyance des fins, cause consciente par excellence, jusqu'à la plus basse qui n'est autre que cette cause errante, cette matière dont Platon nous a parlé dans le Timée; (en passant par le Démiurge et les dieux inférieurs, qui constituent des intermédiaires). Nous constatons ainsi que le mouvement et la communication une fois établis par l'étranger d'Elée dans le monde des Idées (et la cause est Idée par excellence), au moyen du non - être, il en résulte toute une série ininterrompue et infiniment continue de combinaisons, allant de plus simples et les mieux dosées et équilibrées, jusqu'aux plus compliquées et les moins transparentes à l'esprit, à cause de leur trop d'indétermination. Nous avons de la sorte toute une gamme de complications, si l'on peut s'exprimer de cette façon, qui va de l'Un jusqu'à l'infini. Dans cette gamme, dans cette série continue, il y a une infinité de termes qui fusionnent, et dont la totalité n'est au fond que l'histoire des aspects, des changements, des variations que subirait le premier, qui est leur summum (le Bien, ou Un), si on le comparait au point d'équilibre du pendule idéal que Bergson a imaginé dans le dernier chapitre de son Évolution créatrice (p. 318), pour figurer l'être platonicien; pendule que l'on écarterait de cette position de stabilité et d'harmonie: «une oscillation sans fin» se produirait, «le long de laquelle des points se juxtaposent à des points et des instants» se succéderaient «à des instants». Tout un monde naît ainsi, qui n'est que l'actualisation de la potentialité et de la virtualité que recelait l'immutabilité parfaite. Et cette même

image vaudrait pour chaque terme de la série (1) qui pourrait être considéré comme un même point d'équilibre, source en soi - même de nouvelles oscillations. On aurait ainsi tout un processus de mouvements oscillatoires, de vibrations faites de moments immobiles, toute une série d'interférences et de battements, se diffusant autour de points successivement fixes et immuables. Et toute cette agitation harmonieuse peut, en dernière analyse, se ramener à l'unité du terme qui donne naissance et existence à tous les autres, successivement. Ainsi donc le philosophe, qui aura saisi, au moyen de l'ascension et de la synopsis, le premier principe, le Bien anhypothétique, sera capable ensuite, à l'aide de la division, de redescendre la même série, qu'il avait montée intégralement ; mais cette fois, comme dit Rodier, «en engendrant rationnellement, grâce au principe découvert, chacune des Idées (Les mathématiques et la dialectique, p. 45). C'est ce qui se passe justemenl en mathématiques, où une fois le principe posé (l'hypothèse), on peut, en partant de là, établir tout un monde d'inférences. Mais ce qui fait la supériorité de la dialectique sur les mathématiques, c'est qu'elle est en possesion d'un principe qui lui permet de construire, non plus de simples possibilités, mais des réalités (οὐσίαι) (p. 46). D'autre part, à l'opposé de ce qui arrive en mathématiques, ce principe est anhypothétique : «Il est au dessus des essences parce que c'est lui qui permet de les engendrer ; il les surpasse en puissance (δυνάμει) parce qu'il est leur cause, et lui même est sans cause et sans génération (οὐ γένεσιν αὐτὸν ὄντα). Le principe de finalité est donc la loi et le moteur de la dialectique ascendante et, en effet, dans l'exemple de division véritable que nous offre le Sophiste, nous voyons que c'est sur la finalité et sur la convenance que Platon s'appuie pour passer de l'être au mouvement et au repos (Sophiste, 248 e).

La source des existences est l'Un, eu le Bien, et la finalité dirige le courant continu qui s'en épanche (Méta., A, 6, 988 a, 10 (et sae p.): τὰ γὰρ εἴδη τοῦ τί ἐστιν αἴτια τοῖς ἄλλοις, τοῖς δὲ εἴδεσι τὸ ἕν). Les principes des mathématiques, au contraire, restent des hypothèses isolées, que rien ne relie au principe de toute existence» (Les mathématiques et la dialectique, p. 46). Et maintenant nous pouvons mieux comprendre la signitication et la portée du mélange. Et d'abord les quatre genres ne constituent, comme nous l'avons vu, que la formule générale et synoptique des facteurs de toute composition. L'analyse de So-

1) Cf. Diès: La définition de l'Être et la nature des Idées: les Idées sont immuables en elles - mêmes, bien que communiquant entre elles.

crate l e s i s o l e chacun en son état pur (1). Mais en realité ces quatre genres tendent l'un vers l'autre dans cette série hiérarchique du mélange, comme nous venons de le voir. Aucun terme de cette combinaison ne peut être considéré comme se suffisant absolument à lui - même et comme entièrement indépendant et complétement distinct de tous les autres, excepté le Bien. Lui seul est le parfait et l'auto - suffisant. Toute la série aux termes infinis que nous avons constituée ne fait autre chose que tâcher de l'imiter, que tendre à s'identifier et à coïncider avec lui (ὁμοιοῦσθαι) ; aspirant avec avidité (ἐφιέμενον) vers la pointe acuminale de la verticalité ontologique. Dans cette série chaque terme qui est matière par rapport au terme antérieur (dans le sens : Bien - infini) devient forme par rapport à celui qui lui succède. Il y ainsi un mouvement continu d'information et d'organisation, mais qui, au fur et à mesure que l'on s'eloigne du Bien, devient de plus en plus lâche et réalise des combinaisons s'écartant indéfiniment de la simplicité, de la pureté et de la perfection.

Ainsi on va de plus en plus vers la complexité et l'anarchie et le devenir commence déjà à surgir avec toute la richesse quantitative de ses relations et toute la carence qualitative de liaisons et de rapports. Mais reportons - nous à ce que dit sur ce sujet Léon Robin (dans sa T h é o r i e p l a t o n i c i e n n e d e s I d é e s e t d e s N o m b r e s d' a p r é s A r i s t o t e). «En somme, ce qui se dégagerait de ces considérations, c'est, si je ne craignais d'employer prématurement ce terme de la langue néoplatonicienne, l'idée d'une procepsion de l'Être. L'étude du Platonisme chez Aristote nous a conduits en effet à apercevoir des types divers de l'Être, dont chacun garde sa physionomie propre et sa réalité tout en conditionnant celui qui vient après, mais sans que ce dernier reproduise avec une fidélité parfaite et dans leur pureté première les traits du précédent. Les principes élémentaires, l'Un et la Dyade de l'Infini ; les Nombres idéaux et les Grandeurs idéales ; les Idées et le Vivant - en - soi ; la sphère intermédiaire de l'Univers mathématique, avec son Âme organisée suivant les nombres anithmétiques, son corps constitué suivant les grandeurs géométriques ; enfin l'univers sensible, il

---

1) «Ne négliger aucune face du plaisir et de la science dans notre effort pour discerner si telle partie en eux est pure et l'autre non, afin que chacun d'eux se présente à l'é t a t p u r au mélange et nous rende à moi, à toi, à tous ceux qui sont ici, le jugement plus facile» (P h i l è b e, 52e). Comme nous l'avons déjà vu, le mélange est une série de puretés, de οὐσίαι, de relations stables et harmonisées. Le même processus de discrimination, d'hiérarchisation, d'organisation et d'information se rémarque partout ; (au fond combinaison, dans le sens qui nous est indiqué dans le P h i l è b e, ne signifie rien d'autre qu'épuration, organisation, information, reduction harmonieusement effectuée à l'unité).

y a là toute une longue série de dégradations de la réalité primordiale, à chacune desquelles correspond, comme on l'a vu, une particularisation des principes. Comme, d'autre part, ces principes sont conçus de telle sorte que l'un agit sur l'autre et développe, en les réglant, les puissances qu'enveloppe ce dernier, chacune de ces dégradations se présente sous l'aspect d'une génération : génération des Nombres idéaux et des Grandeurs idéales, génération des Idées, génération de l'Âme et du corps de l'Univers, géneration des qualités élémentaires des corps sensibles à partir des surfaces, L'un est donc vraiment créateur et producteur, et le nom de Démiurge s'impose à notre esprit en ce qui le concerne» (p. 598). On a ainsi une série continue de dégradations, à mesure qu'on s'éloigne de plus en plus de l'Un (ou Bien). Ainsi, par exemple, la Cause qui, lorsqu'elle se confondait avec le Bien, ou tout au moins en était tout près, se trouvait être pleinement consciente et finale (étant l'Intelligence même), au fur et à mesure qu'on s'est plongé dans le sensible (c'est à dire dans le complexité), elle s'est dégradée et a fini par devenir la cause errante (1) de la matière du Timée. Et le mixte lui-même qui, à son plus haut degré, n'était rien de moins que l'Être lui même, a fini, allant de dégradation en dégradation, (non en lui-même mais en laissant des termes de plus en plus dégradés derrière lui), par rejoindre la matière et l'illimité chaotique. La Limite, elle aussi, aboutit, en dernière analyse, à cette même matière. Ainsi donc tout commence par le Bien et aboutit à la matière, en parcourant tous les degrés (Rép., 597 c) possibles entre l'Un et l'infini. Mais chaque moment de cette oscillation est en lui-même un point fixe, stable et viable, une γεγενημένη οὐσία, une réalité qui, plus elle sera une relation simple, plus elle s'avérera solide et intelligible. Il ne s'agit donc pas d'une continuité de moments évanouissants de fantômes ou d'ombres, mais, bien au contraire, d'une génération continue de réalités (οὐσίαι), dont le degré de simplicité mesurera proportionnellement celui de leur viabilité et de leur stabilité. Cette génération est celle des Idées, seules réalités existantes, car hors des Idées, il n'y a rien.

Le monde sensible se résout, en dernière analyse, en un système complexe et enchevêtré d'Idées. C'est cette génération (des Idées) qui, comme dit Rodier, fait l'objet de la métrétique supérieure, ou dialectique. Penchons-nous attentivement sur cette expression si significative du Philèbe: γένεσις εἰς οὐσίαν. Comme le dit Socrate «tous igrédients, tous instruments (πάντα ὄργανα) ou matériaux (πᾶσαν ὕλην) ne sont jamais employés qu'en vue d'une gé-

1) Ce que le Prof. Alexander appelait «the restlessness of space-time» (Cf. Taylor: Plato, p. 455).

nèse (γενέσεως), que chaque genèse particulière ne se produit qu'en vue de telle ou telle existence particulière (οὐσίας τινὸς ἑκάστης) et la genèse en son ensemble en vue de l'existence en son ensemble (σύμπασαν δὲ γένεσιν οὐσίας ἕνεκα γίγνεσθαι συμπάσης) (Philèbe, 54 c). Ici evidemment la γένεσις ne signifie autre chose que la combinaison, le mélange, l'agencement de relations et de rapports ; l'οὐσία τις désignant chaque Idée particulière, et la σύμπασα οὐσία le Bien, ou Un. Comme le dit, en effet, le même Socrate un peu plus loin : «le terme en vue duquel se produit tout ce qui se produit en vue de quelque chose, ce terme appartient à la classe du Bien (ἓν τῇ τοῦ ἀγαθοῦ μοίρα ἐκεῖνο ἔστι) (Philèbe, 54 c). Repétons, par conséquent, avec Rodier : «La cause de la génération c'est la finalité ou le Bien. Le Politique nous dit, de même, que la metrétique supérieure doit considérer τὸ μέτριον καὶ τὸ πρέπον, etc. Cela nous indique en quoi la γένεσις des concepts mathématiques diffère de celle des Idées. La première est une génération où la finalité ne joue aucun rôle et qui, par suite, n'engendre que des possibilités, non des réalités, car toute génération d'une chose réelle est en vue d'une fin. Le monde des mathématiques reste un monde de pures possibilités, parce que le principe du Bien ne joue aucun rôle» (ibid., p. 43).

Nous avons vu jusqu'ici que sensible et intelligible étaient deux moments différents d'un même processus, moments qui se déduisaient l'un de l'autre par complication (1) croissante ou décroissante, suivant qu'on allait des Idées au devenir, ou inversement ; et qu'au fond, toutes les essences n'étaient que des générations qui s'étaient stabilisées dans la formule et la composition la plus «viable» et la plus harmonieuse, la plus solide et la plus permanente, celle qui imite le mieux la perfection du Bien. C'est cela le sens, en dernière analyse, de la phrase : γένεσις εἰς οὐσίαν, dont l'explication constitue la clef de tout le problème posé dans le Philèbe.

Comparons maintenant nos résultats avec l'étude, si fine par ailleurs

1) Comme le dit Léon Robin : «Spécification qualitative des essences idéales, mécanisme déjà plus compliqué dans un devenir dont l'être est le terme ; ensuite relations proprement mathématiques de mouvements sidéraux et de harmonies musicales, ordonnés dans l'âme, selon des nombres et des figures qui peuvent se repéter indéfiniment dans l'unité spécifique qu'ils doivent aux archétypes du premier degré : enfin spécification qualitative, infiniment diversifiée par l'enchevêtrement infini des relations, dans laquelle resulte un monde d'apparences sensibles manifestées dans des corps. De chacun de ces degrés au suivant, qui en dépend, il y a progression dans la complication du mécanisme constitutif». (Études sur la signification et la place de la Physique dans la Philosophie de Platon, p. 75. Revue Philosophique, 1918). De même : «Une progression de l'indivisible au divisible dont l'âme, ou s'unissent l'indivisible et le divisible, exprime la synthèse» (ibid.).

et si pénétrante, que Bergson a consacrée à la philosophie de Platon, vers la fin de son Évolution créatrice. On y lit, entre autres, le passage suivant: «Elle (l'intelligence) s'installe donc dans l'immuable, elle ne se donnera que des Idées. Pourtant il y a du devenir, c'est un fait. Comment, ayant posé l'immutabilité toute seule, en fera-t-on sortir le changement? Ce ne peut être par l'addition de quelque chose, puisque, par hypothèse, il n'existe rien de positif en dehors des Idées. Ce sera donc par diminution. Au fond de la philosophie antique git nécessairement ce postulat: il y a plus dans l'immobilité que dans le mouvant, et l'on passe, par voie de diminution ou d'atténuation, de l'immutabitité au devenir. C'est donc du négatif, ou tout au plus du zéro, qu'il faudra ajouter aux Idées pour abtenir le changement. En cela consiste le «non-être» platonicien, la «matière» aristotelicienne—un zéro métaphysique qui, accolé à l'Idée, comme le zèro arithmétique à l'unité, la multiplie dans l'espace et le temps. Par lui l'Idée immobile et simple se réfracte en un mouvement indéfiniment propagé» (L'Évolution créatrice, p. 316). Et un peu plus loin: «Dégradez les idées immuables: vous obtenez par là-méme le flux perpétuel des choses» (ibid., p. 316). Nous saisissons tout de suite, en lisant ces phrases, par quel côté cette critique, si fine et si brillante par ailleurs, est en quelque sorte viciée. Bergson n'envisage les Idées que comme des entités d'abord simples, ensuite immuables, immuablement emboîtées les unes dans les autres. «Et, en troisième lieu, la matière comme une étrangère, qui «y vient surajouter son vide et décroche du même coup le devenir universel». Il n'a pas vu que, d'abord, les Idées ne sont pas simples, mais composées, qu'elles communiquent entre elles; et qu'en outre la matière ne se surajoute pas à elles, telle une étrangère, mais qu'elle est, dès le premier moment, étroitement liée à elles (1). Et que la cause de l'agitation et de l'éternelle inquiétude n'est pas au fond la matière elle-même, mais la qualité, la nature du mélange où elle entre avec les autres Idées. Et que, par conséquent, ce n'est pas en dégradant les Idées elles-mêmes qu'on obtient le flux perpétuel des choses» et le devenir instable, mais en viciant et en compliquant, en quelque

1) Rivaud écrit: «Les Idées elles-mêmes se trouvent par la force des choses, raprochées du monde sensible et entraînées dans le devenir. Du moins, il en est ainsi de toutes celles qui expriment des qualités. Une seule chose demeure immuable dès lors: le rapport qui unit les qualités, l'harmonie qui les maintient, le nombre qui mesure leurs relations. Les idées véritables, ce sont les nombres. Mais en ces nombres eux-mêmes, il faut expliquer la multiplicité. Il faut montrer comment un nombre se décompose en unités diverses; et force est bien d'admettre dans les nombres mêmes un principe de diversité et d'opposition. Ce sera l'ἄπειρον, l'union du grand et du petit, le multiple qui se trouvent de la sorte introduits jusque dans le monde intelligible lui-mème» (Cf. Le problème du devenir, p. 358).

sorte, l' harmonie, la simplicité et la convenance, la proportion ; le nombre, en un mot, du mélange et de la composition (1). Cette différence est importante à deux points de vue : d' abord on obtient le devenir en organisant des nombres, en changeant, en d' autres termes, les degrés des mixtions, et non pas en dégradant les Idées mêmes dans leur essence immuable. D' ailleurs comment l' Idée, qui, d' après l' affirmation de Bergson, est simble, pourrait - elle se dégrader en elle - même, dans la simplicité et l' immutabilité de sa nature ? Ainsi le devenir fait d' Idées ne semble plus du «logique gâté» (d' après l' expression bergsonienne), mais du logique compliqué et entraîné dans des relations de plus en plus complexes. Il ne s' agit plus de dégradation en soi, mais d' une quantification mathématique qui implique une suite d' aliénations qualitatives. D' autre part, lorsqu' on interprète le platonisme à travers le prisme du mélange, on voit plus facilement quel lien unit la relation à l' essence : Relation, rapport et essence finissent par se confondre à la limite et devenir des termes équivalents. Car tout est relation, rapport de composition et de cammunauté, et, en même temps tout est essence produite ou engendrée, plus ou moins viable (γένεσις εἰς οὐσίαν). Ainsi le mouvement n' est pas une diminution par rappopt à l' immobilité, mais bien au contraire un enrichissement quantitatif (au détriment de la qualité). Le devenir s' obtient en enrichissant quantitativement les relations qui régissent les mixtes, bien que qualitativement on les appauvrisse. Mais une autre conséquence découle de cela : que l' intelligence, que Bergson déclare incapable de comprendre la vie et qui se limite, selon lui, aux seuls rapports, sans pouvoir aller jusqu' à l' essence des choses, apparaît ici, au contraire, comme parfaitement capable de saisir la réalité (puisque cette dernière se résout, en ultime analyse, en rapports, compliqués, il est vrai, mais toujours intelligibles). Il appert, ainsi, que l' intelligibilité triomphe sur toute la ligne et que toute chose percée et démêlée par la dialectique, finit par devenir tôt ou tard parfaitement perméable à la Raison.

Rappelons - nous ici Descartes et sa conception de la Physique, et comparons - la à cet aspect de la doctrine platonicienne que nous sommes en train d' étudier. Pour Descartes, le physique et le devenir peuvent

1) Robin : «L' Idée suppose une matière, qui est précisement d' abord l' Infini qu' elle détermine, puis la relation qu' elle soutient à l' égard d' autres Idées, et une Forme, qui actualise cette relation. Cela résulte nécessairement de cette assertion d' Aristote, que les principes des Idées sont, comme ceux des Nombres, l' Un et l' Infini. L' Idée est donc une sorte de mixte, où, selon les Nombres, s' unissent la limite et l' illimité. En outre, selon que chaque Idée suppose au dessus d' elle un plus ou moins grand nombre de telles actualisations, selon qu' elle est plus ou moins éloignée du Simple, elle possède plus ou moins de dignité. Les Idées forment donc une hiérarchie et le monde des Idées est un autre mixte, composé de relations analogues entre elles, dont l' ordre est déterminé» (La théorie platonicienne des Idées et des Nombres, p. 590).

être reconstitués rationellement, à partir des idées claires et distinctes, en procédant mathématiquement. Une première phase nous montre, en effet, l'esprit divisant la difficulté en «parcelles», c'est-à-dire en prises de vue, en concepts rationnellement transparents. C'est l'analyse qui se propose d'épuiser la richesse prodigieuse, en démêlant la confusion extrême du monde physique (1). On a obtenu, au moyen d'elle, ces idées claires et distinctes qui constituent la trame de toute réalité, et dont le sommet est la pensée elle-même. C'est la métaphysique proprement dite. On en vient ensuite à la seconde partie du système, qui est celle de la synthèse, où on va procéder en sens inverse. On partira, cette fois, de ces notions claires et distinctes et si transparentes à l'esprit, et l'on ira en construisant mathématiquement des concepts (comme dirait Kant), en allant de complexité en complexité toujours plus grande, jusqu'à toucher ce devenir physique, s u m m u m de confusion et d'enchevêtrement, où parmi le nombre illimité de déterminations qui le parcourent en tout sens, seule la conjecture, pour Platon, l'expérience pour Descartes (expérience qui suppose l'hypothèse antérieure) peuvent risquer une détermination. Mais, et il ne faut pas l'oublier, on est allé, tout le long du chemin, d'idée en idée, en ne maniant toujours rien que des idées. Comme le dit Platon, dans la R é p u b l i q u e : «sans utiliser rien de sensible, on ne se sert que des idées pour aller, par des idées, à d'autres idées, et se terminer à des idées» (R é p., 511 b). On retrouve ainsi, en fin de compte, la seconde phase de la dialectique platonicienne, celle de la s y n t h è s e et de la division ; par elle, comme nous l'avons déjà remarqué, une reconstruction rationnelle de l'univers sensible (2) s'accomplit. Ainsi, en étudiant l'ontologie platonicienne, on arrive, en somme, à distinguer deux processus fondamentaux : l'un consists à partir du monde sensible pour aller vers l'intelligible, qui s'avère de plus simple ; l'autre, en sens inverse, descend de la simplicité d'ordre intelligible pour s'acheminer, au fur et à mesure, vers une complexité croissante caractéristique de l'élément sensible. Comme le dit M. Robin (L a t h é o r i e p l a t o n i-

---

1) Taylor écrit dans son P l a t o n, concernant la Physique du T i m é e : «that reduction of all physics to applied geometry and nothing else is equally characteristic of Descartes».

2) Le Prof. Martial Gueroult écrit à ce sujet : «Dernier aspect de la pensée platonicienne, le Xème livre des L o i s achève et perfectionne le T i m é e. Il nous revèle le dernier effort de la dialectique pour absorber dans sa construction ce monde sensible qui, dans les dialogues antérieurs au P a r m é n i d e, lui était posé comme hétérogène». (L e X e l i v r e d e s L o i s e t l a d e r n i è r e f o r m e d e l a P h y s i q u e p l a t o n i c i e n n e) (R. E. G. 1924). De même: «Elle (la dialectique) dissout les derniers vestiges d'irrationalité encore présents dans le sensible» (i b i d).

cienne des Idées et des Nombres d'après Aristote) p. 599/600) : «Il y a un progrès réglé du simple au complexe, tel que le complexe n'absorbe pas et n'épuise pas le simple, mais le laisse subsister dans l'intégralité de sa nature propre. Quand nous nous trouvons engagés dans la complexité inextricable du Sensible, nous avons de la peine à remonter jusqu'aux principes élémentaires, c'est-à-dire jusqu'au simble. Nous y parvenons cependant, en passant par une série d'étapes dont chacune est marquée par la connaissance d'une réalitté plus simple. Mais cette analyse représente seulement un acte et un effort de la pensée, En revanche, si on la prend à rebours, elle exprime la nature vraie de l'Être : le Simple obsolu, l'Inconditionné développe spontanément les puissances que renferme l'Infini, et les produits qu'il engendre tout d'abord, produits à peine dégénerés, agissant à leur tour les uns sur les autres, donnent naissance à de nouveaux produits, dont les conditionnements s'accroissent sans cesse. Directement le générateur suprême n'aurait pu donner naissance aux dernières productions : il faut les générations intermédiaires successives. L'Un, le divin créateur, ne produit pas toutes choses immédiatement, mais par le moyen de ces générations répetées. Ainsi, par l'entrecroisement toujours plus compliqué des Formes, nous descendons jusqu'à cet état dans lequel la Forme est à peine visible, qui manifeste seulement la confusion de l'Infini, et à partir duquel nous nous efforçons de remonter jusqu'à la simplicité originelle». Il s'agit toujours du «mouvement progressif des Formes», comme le dit le même auteur, «qui multiplient leurs déterminations par l'accroissement graduel de la masse de leurs rapports» (1).

Ainsi, chaque fois, on heurte, en cours de route, des plans, des paliers, des étages nouveaux, des stratifications nouvelles. Mais au sein de chacune de ces étapes, on remarque le processus inverse. On part alors d'une matière complexe, pour tendre vers le simple et le mieux équilibré, c'est-à-dire vers l'explicite, vers l'intelligible. C'est ce qui arrive, par exemple, en Physique où les phénomènes sont régis par la loi de la Bonne Forme ; de même aussi dans le domaine physiologique, psychologique et sociologique. Il y a partout le même processus d'organisation, de structuration, de simplification, de tendance vers le simple, vers le spirituel. En somme, nous pouvons dire que les choses présentent deux aspects : ou bien, si on part de la pensée, on va au complexe, réjoignant ainsi le monde sensible ; ou bien, inversement, si on part de ce dernier, on s'élève vers le simple, vers la pensée. Il y a une sorte de double mouvement ; on peut circuler soit en allant de l'Un au multiple, soit du multiple à l'unité, et ceci rien qu'en suivant l'ordre naturel, le rythme des

1) Cf. ibid : «il y a une progression constante du Simple vers des harmonies plus compliquées et plus riches».

choses, matérielles ou spirituelles (Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum, selon Spinoza).

Et par là on est toujours dans l'esprit de la dialectique platonicienne, qui comporte cette double phase : la dialectique ascendante et la dialectique descendante. Comme le dit Rodier : «la dialectique ascendante monte de généralité en généralité, jusqu'au principe des choses ; les Idées ne sont encore pour elle que des points d'appui (ἐπιβάσεις καὶ ὁρμὰς) pour arriver jusqu'à lui. Elles restent des généralités empiriques jusqu'à ce que la division (c'est-à-dire la dialectique descendante), partant du principe qu'elles lui ont permis d'atteindre, les construise rationnellement» (Les mathématiques et la Dialectique, p. 45). Et nous savons bien que le principe que l'on atteint, en partant de ces points d'appui, n'est autre que le Bien lui-même. On peut atteindre celui-ci en partant de n'importe quel point du sensible, comme le faisait justement Socrate ; il prenait comme tremplin n'importe quelle portion du devenir et, s'efforçant de la définir, il parvenait ainsi, grâce à une sorte de maniement, d'élaboration dialectique exhaustive, jusqu'au sommet intelligible qu'est l'Unité pure. Si, en effet, tout n'est que participation et si, par conséquent, tout est lié au Tout (rappelons-nous la formule d'Anaxagore, selon laquelle on ne peut pas séparer les choses à coup de hache), on pourra, en partant de n'importe quelle région, arriver toujous au Centre, au Principe, au Bien. Car tout ne sera que connexion, communauté, communication en profondeur (1). C'est ce qui se passe en Art. L'artiste peut partir d'une matière n'importe laquelle, aussi humble qu'elle soit (cf. Intentions d'Oscar Wilde). Par l'élaboration et le développement de ses potentialités, il s'élevera peu à peu vers le monde intelligible et tendra, en la faisant de plus en plus forme et Idée (2), vers l'unité spirituelle qu'est le divin. N'importe quelle matière, par son élaboration intégrale, devient de plus en plus proche parente de l'Un. Par la

1) C'est ce qui arrive en mathématiques, par exemple, où tout se lie étroitement, et où l'on peut arriver à une relation en partant de plusieurs voies différentes. Cette notion de communication, de communauté, de parenté, constitue une de bases de tout l'édifice platonicien.

2) Comme le dit Léon Robin : «Quant au principe matériel, il prend, semble-t-il, à l'égard de la sphère idéale, l'asprect plus particulier de l'Indétermination et du Non-Être, mais aussi de l'Autre et du Différent. La matière de l'Idée, c'est ce qu'elle n'est pas et ce qu'elle peut être. Dès que cette matière indéterminée est fixée par l'Un, qui lui donne l'Être, l'Idée apparaît, et elle apparaît à la place que le Bien exige pour elle dans cette hiérarchie de termes antérieurs et postérieurs. Il y a donc là comme une matrice infinie, réceptacle informe et lieu pour toutes les Formes, aspirant à recevoir la détermination de l'Être et mûe en quelque sorte par le désir qui l'élève vers le Déterminé et vers le Bien». «La théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote, p. 595—596).

seule force de l'explicitation, mais exhaustive, ne s'arrêtant jamais à mi-chemin, comme il arrive la plupart du temps ; grâce à une élimination progressive de toutes les objectivations et les manifestations de l'Être, de toutes ses particularisations (1) infinies, on arrive à l'Unité.

C'est ce qui se passe dans les oeuvres des très grands créateurs, qui, grâce à une pareille élaboration totale, sont parvenus jusqu'au sein de l'Essence, aux sommets même de l'Ineffable. Et quelle est cette sorte d'élaboration, nous pouvons maintenant le comprendre, aidés que nous sommes par la théorie des Idées. Elle consistera à parcourir successivement toutes les étapes et tous les échélons de la Création, tous les degrés de l'Être, toutes les déterminations successives, des plus chaotiques et déséquilibrées aux plus stables ; c'est à dire, aux plus permanentes, aux seules vraiment éternelles. Et ceci, en suivant, tout le temps, ce rytme de la Création, dispensateur des frissons du Sublime. L'artiste saisit, en cours de route et en guise d'intermédiaires, toutes ces γεγενημέναι οὐσίαι plus ou moins complexes, que la sensation appréhende au début et qui finissent, dans leurs formes supérieures et vraiment mathématiques, par n'être captées que par l'intellect seul. L'élaboration se fera d'une façon continue, par toute une série de rendements successifs, si l'on peut s'éxprimer ainsi, en traitant successivement tous les résidus (2) des élaborations successives, de la même matière. Car tout objet, même le plus infime, le plus humble qui soit, a reçu dès le debut et cache dans son sein toute la Divinité (mais d'une façon infiniment obscure et chaotique). Il ne s'agit, au fond, que de démêler le chaos, créé par le non-être, pour faire briller l'ordre géométrique, la γεωμετρικὴ ἰσότης, principe suprême de toute chose. On va partir ainsi de ce qui est né le dernier pour s'élever par l'analyse (mais rationnelle, point empirique) vers

---

1) Comme le dit Léon Robin, à propos de ces particularisations : «La Matière à informer ne peut pas demeurer immuablement pareille à elle-même, car à chaque application de la Forme, elle perd quelque chose de son indétermination primitive. D'autre part la Forme, sous l'aspect qu'elle revêt dans l'Un, serait trop simple pour déterminer immédiatement la confusion du sensible ; il faut donc que, à chaque transformation de la Matière, corresponde aussi une particularisation de la Forme. Les principes se particularisent donc de plus en plus à mesure que nous descendons vers la particularité infinie de l'univers sensible ». (ibid., p. 598).

2) A propos de cette notion de résidus, on peut lire dans le Timée ce passage caractéristique, où Platon nous montre le Démiurge en train de façonner les Ames : «revenant au cratère, dans lequel il avait d'abord mêlé et fondu l'Ame du Tout, il y versa les résidus (ὑπόλοιπα) des premières substances et les y mélangea à peu près de même. Toutefois, il n'eut plus dans le mélange de l'essence pure, identique el invariable (κατὰ ταὐτὰ ὡσαύτως), mais seulement de la seconde et de la troisième. Puis, ayant combiné le tout, il le partagea . . . (Timée, 41 d).

ce qui est né le premier ; τὸ πρῶτον τῇ γενέσει ὕστατον τῇ ἀναλύσει. Et l'on voit du même coup que l'Art, dans ses très grands moments de gestation créatrice, n'est pas quelque chose d'artificiel, créé par l'homme, mais qu'il réside dans la nature des choses, qu'il est φύσει, et non θέσει. Car le même processus et la même tendance vers l'unité se présente dans n'importe quelle sphère de la réalité, soit physique, soit physiologique, soit psychologique ou sociologique. Il a toujours une sorte de mouvement vers l'équilibre, vers la stabilité, vers la forme la plus économique, la plus simble, la plus une. Prenons, par exemple le domaine physique. Comme le dit Paul Guillaume dans la Psychologie de la Forme: «Un grand nombre de lois de la nature découlent du principe général de Le Châtelier ; si un changement se produit dans un des facteurs qui déterminent une condition d'équilibre, l'équilibre se modifie d'une manière qui tend à annuler l'effet de ce changement». On peut encore dire : le système, dans la mesure où les conditions le permettent, tend spontanément à la structure la plus équilibrée, la plus homogène, la plus régulière, la plus symétrique. Cet énoncé est équivalent au précédent : tendance de l'énegrie susceptible d'effectuer un travail à une valeur minimum. En effet, dans la nature ce sont les différences, les irrégularités,les dissymétries qui sont causes de changements. Mach faisait remarquer que «symétrie, indépendance par rapport au temps, minimum d'énergie» sont presque toujours ensemble. «L'asymétrie, disaint Curie, régit le cours de la nature». De là vient que si souvent les lois physiques traduisent un ordre géométrique simple, qui n'est que la manifestation de cette résistance au changement. La bulle de savon gonflée, la goutte d'huile en équilibre avec un liquide non miscible avec elle tendent à prendre une forme sphérique parfaite ; si on les brise, les fragments forment immédiatement, par une redistribution de toutes les molécules dans l' espace, de nouvelles sphères plus petites. C'est que la sphère est de toutes les figures celle qui, à volume égal, possède la plus petite surface ; c'est aussi la plus simple et la plus régulière (1). On peut donc parler d'une tendance générale à la réalisation d'une structure aussi simple, aussi régulière que possible. «La forme est aussi bonne qu'elle

1) Ceci rappelle ce passage du Timée, où Platon nous parle de la figure sphérique que Dieu a donnée au Monde : «Quant à sa figure, il lui a donné celle qui lui convient le mieux et qui a de l'affinité (συγγενὲς) avec lui. Or, au Vivant qui doit envelopper en lui - même tous les vivants, la figure qui convient (πρέπον σχῆμα) est celle qui comprend en elle même toutes les figures possibles. C'est pourquoi le Dieu a tourné le Monde en forme sphérique et circulaire, les distances étant partout égales, depuis le centre, jusqu'aux extrémités. C'est là de toutes les figures la plus parfaite (τελεώτατον) et la plus complétement semblable à elle - même (ὁμοιότατον). En effet, le Dieu pensait que le semblable est mille fois plus beau que le dissemblable». (Timée, 33 b).

peut l'être dans les conditions actuelles» (loi de la bonne forme, ou de prégnance des formes, de Wertheimer)» (p. 37—38). Le passage que nous venons de citer de la Psychologie de la Forme nous dit, en somme, que les lois physiques manifestent, expriment très souvent un ordre, une harmonie qui rappelle cette égalité géométrique du Gorgias platonicien, toute puissante parmi les dieux et les hommes (1). La même tendance vers la stabilité, la forme simple et équilibrée se rencontre en dehors des faits physiques que nous venons de voir, dans les phénomènes physiologiques et psychologiques aussi. En effet, pour ce qui concerne ces premiers, on admet aujour d'hui qu'ils obéissent aux mêmes qualités formelles que les faits physiques. Ainsi, par exemple, le phénomène de la pensée n'est autre chose, selon les Gestaltistes, qu'un processus nerveux qui est en tout semblable à un champ de forces en perturbation et qui tend vers un état d'équilibre. Mais laissons, une fois de plus, la parole à Paul Guillaume : «les termes de forme, structure, organisation appartiennent au langage biologique, autant qu'au langage psychologique» (p. 23). Et plus loin : «Il ne s'agit pas seulement de faits comparables, mais de faits annexes (2). La vie mentale apparaît au sein de la vie physiologique ; elle plonge par ses racines dans l'organisme. La perception et la pensée sont liées aux fonctions nerveuses. L'organisation qu' étudie le psychologue doit être rapprochée de celle qu'étudie le physiologiste. Si notre perception est organisée, le processus nerveux qui y correspond doit être de la même façon». Et il conclut : «Tel est le principe de l' isomorphisme, par lequel la théorie de la Forme renouvelle la vieille notion de parallélisme. Par cette doctrine grosse de conséquences philosophiques, elle se refuse à établir, sur la base de cette propriété d'organisation, une coupure entre l'esprit et le corps. «L'esprit n'est pas une force organisatrice qui, de manière mystérieuse, par une activité, spontanée et inconditionnelle, ferait surgir, d'un chaos de processus physiologiques, un ordre qui leur serait complétement étranger». Et il termine par le mot de Goethe : «was inner ist, ist ausser» («Ce qui est au dedans est aussi au dehors») (ibid., p. 23—24). En definitive, nous pourrions dire que les choses, aussi bien d'ordre matériel que d'ordre idéel (3), s'avèrent être au

---

1) Cette égalité géométric s' étend à toute chose, même à la politique. Ainsi que le dit P. M. Schuhl : «comme Archytas, Platon étend à la politique la notion d' égalité géométrique (Lois VI, 757 bc)» . . . Rèpublique, VIII, 588 c. (Essai sur la formation de la pensée grecque, p. 357).

2) «Les formes dans notre perception er dans notre pensée, répondent à des formes semblables des processus nerveux» (Paul Guillaume : La Psychologie de la Forme, p. 42). «Ce sont de processus électiques stationnaires» (ibid., p. 41).

3) Il y a tous les degrés intermédiaires, toutes les nuances possibles d' équilibre et d'harmonisation dans les idées, comme dans les choses. Rappelons - nous une

debut des mouvements désordonnés, complexes et déséquilibrés, qui tendent au fur et à mesure vers des positions, des structures ou des formes beaucoup plus stables, équilibrées et viables. Ainsi, par exemple, d'après la théorie de Wertheimer, dite de la Bonne Forme, est telle la forme la plus simple et c'est vers elle que tend inévitablement tout sustème psychologique complexe. Or, que remarque - t - on en fin de compte ? La vraie prise de conscience, qui est un phénomène tardif, ne résulte que d'un tel processus d'harmonisation et d'équilibre. Cette prise de conscience ne correspond, pour la Gestalttheorie, qu'à la forme qui est la plus simple et la mieux équilibrée. Et la même chose se remarque aussi en Sociologie, où l'on voit des phénomènes sociaux supérieurs, tels que l'apparition de la souveraineté, de la vie économique, du droit etc (c'est - à - dire des phénomènes ayant une parenté avec l'intelligible et le spirituel) surgir au fur et à mesure du sein même de la complexité effroyable que constitue la masse du clan. Car dans cette masse initiale, dans cette matière sociale qui n'est qu'apparemment simple, s'entrecroisent toutes les forces, mais sous la forme d'une indétermination quasiment absolue, qui frise les confins du chaos.

Mais peu à peu un processus de régularisation, d'organisation, d'harmonisation commence à se faire jour et déjà apparaissent les premières figures, les premières structures (cf. Moret et Davy: des Clans aux Empires). Du fond du complexe fluide, instable, fuyant et éminemment «inquiet» (pour employer une expression bergsonienne), il se fait une sorte de ségrégation, d'émergence de relations simples, claires et harmonieuses. Et le tout complexe tend de plus en plus à se traduire en une infinité de telles clartés, de telles idées claires et distinctes ; en d'autres termes, il tend à s'expliciter sous mille formes et rapports simples, déployant ainsi toute la géométrie qu il contenait d'une façon confuse. C'est toujours l'éternel processus d'élaboration et d'organisation de la matière ; processus qui comporte la gradation et la hiérarchisation les plus savamment dosées, ainsi que nous le montre la doctrine platonicienne du Timée. Chez Platon, quantité et qualité finissent par s' harmoniser, en se synthétisant, dans cette dernière partie de la doctrine. Comme le dit Gaston Milhaud : «Platon a été amené à voir l'essence de la quantité dans un monde spécial de participation, de dépendance réciproque dans

---

fois encore, le mot de Spinoza : «ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum». La ressemplance des choses aux Idées s'expliquerait par l' aspiration de l' Être vers la simplicité et vers l' intelligibilité les plus hautes et elle se prouverait précisement par la possibilité de réduire les qualités sensibles aux propriétés géométriques et arithmétiques». (La théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote, p. 462).

une relation». «La qualité a pu s'introduire de plus en plus ; l'autre, l' hétérogène, le non - être, en s'imposant et en détournant l'esprit d'une vue simplement additive pour l'amener à une syuthèse, à une participation d'un nouveau genre, ont laissé pénétrer la diversité qualitative, et loin de détruire le nombre, en ont élargi la signifieation» (les Philosophes géomètres de la Grèce», p. 358). On assiste à un changement notable dans la conception du nombre chez Platon ; changement qui, comme le notait Milhaud, coincide avec les découvertes mathématiques des savants de son temps. Ainsi le nombre n'est plus le nombre arithmétique, aux qualités purement additives, tel que le concevaient des Pythagoriciens et Aristote lui - même. (Comme il apparaît clairement dans les critiques que ce dernier a adressées, dans sa Métaphysique, à la théorie des Idées - Nombres de son maître ; théorie que, faute d'une pénétration suffisante de la nouvelle mathématique, il n'a pas pu comprendre et approfondir). Avec Platon, le nombre est devenu le nombre mathématique, beaucoup plus vaste, enveloppant déjà la notion de fonction. En d'autres termes, on a affaire maintenant à une sorte de dynamisme, de synthétisme dynamique, «d'un élément dynamique de génération et de transformation qualitative». Comme le dit toujours Milhaud, «quelque chose de dynamique est définivement entré dans les concepts mathématiques avec le continu, et la limite» (ibid., p. 344). Ainsi, il ne s'agit plus d'addition statique d'éléments, mais bien de fonction, d'interpénétration, d'imprégnation intime et totale ; de synthèse dynamique où le tout est plus que la somme arithmétique des parties (1). On a affaire d'ores et déjà à la notion d'un continu quantitatif qui crée, au cours de sa progression infinie, des coupures et des discontinuités qualitatives, des changements (τροπαί), des transformations de qualité. En somme, on ne se demandera plus, comme ce fut le cas dans le Parménide, si les choses participent à toute l'Idée, ou seulement à une de ces parties ; mais on dira que la participation se fait d'une façon continue, en commençant par être totale pour aller en diminuant de plus en plus ; pour se dégrader en une sorte de faisceau de participations toujours nouvelles, au fur et à mesure qu'on va vers de nouvelles structures, ou formes toujours plus nombreuses et plus compliquées. On aura ainsi un vrai système d'interférences, une fonction de fonctions, une série

1) On peul lire à ce sujet, dans le Théétète, la phrase suivante : «Ce qu' il aurait fallu, peut - être, c' eût été poser comme syllabe, non point les éléments, mais une certaine forme uniqne issue des éléments, douée de sa propre unité formelle et différente des éléments» (203 e) (Cf. Parménide: «le Tout et les parties» (145 c). Ibid., 157 e: «Une certaine forme unique, un certain un que nous appelons tout unité achevée issue de l' ensemble (ἐξ ἁπάντων ἓν τέλεον γεγονός). Voilà ce dont sera, partie la partie» (τούτου μόριον ἂν τὸ μόριον εἴη).

dont chaque partie sera, à son tour, une série. C'est le synthétisme dans les sens le plus rigoureux du mot. Et ceci nous fait comprendre la sorte de mobilité qui caractérise cette dernière phase de la doctrine. On n'est plus dans l'élément statique de l'additivité et de la sommation ; dorénavant il s'agit de suites, de séries illimitées. Ainsi, par exemple, quand on considère un polygône régulier tendant vers la circonférence, on ne voit qu'une progression infiniment continue d'un ensemble, un système qui se meut tout entier, en mouvant chacune de ses parties, et tendant, par la vertu seule de la continuité quantitative, vers une coupure radicale de qualité et d'essence.

C'est justement ce qui se passe dans le mélange platonicien. On est devant une infinité de nombres, dont chacun imite son devancier, tous imitant le Bien ; on passe de l'un à l'autre, par une sorte de glissement à peine perceptible, d'un dosage intime de gradations infiniment continues ; le nombre de relations (c'est-à-dire d'idées claires et distinctes, en langage cartésien) à l'intérieur de chaque terme va en augmentant ; de chaque terme qui se présente ainsi comme un système nouveau, qui synthétise la totalité de ses parties. Et chaque fois il s'effectue une sommation des ces relations, qui est loin d'être l'addition arithmétique, une sommation qui est une synthèse, une composition intime, un mélange. Et chaque fois on est passé d'un niveau à un autre, d'une sphère à une autre sphère, d'une stratification à une nouvelle stratification, à un nouvel étage, ou palier. Comme le notait Milhaud : «nous comprenons que la pensée mathématique à elle seule devrait suffir pour l'éloigner (Platon) de l'attitude purement logique, où l'esprit s'immobilise à ne vouloir aller que du même au même, et pour l'amener à ne concevoir les Idées qu'à travers les relations qui les unissent (ibid., p. 346—347). Cette notion de synthèse, de somme qui n'est pas une addition, est fondamentale. Nous la retrouvons chaque fois qu'il s'agit d'une discipline assez compliquée. C'est le cas, par exemple, de la Biologie, où chaque phénomène est susceptible d'être décomposé en une infinité de phénomènes physico chimiques, sans qu'on puisse pourtant l'y réduire tout à fait. Le phénomène biologique est toujours plus riche que la somme de ses parties. Il y a en lui quelque chose de profondément irréductible en éléments plus simples ; ce qui constitue justement sa profonde individualité. C'est la différence qui sépare, d'après la métaphore de Bergson (1), la ligne droite de la courbe. Imaginons, en effet, une courbe. A chacun de ses points on peut lui mener une tangente et la considérer, à la limite, comme la ligne formée par une infinité de li-

1) Cf. L'évolution créatrice, p. 31 (Biologie et physico-chimie).

gnes droites, (puisque chacun de ses points appartiendra également à une tangente, c'est - à - dire à une ligne droite). On peut la voir, par conséquent, comme la somme d'une série de droites, passée à la limite. Et pourtant, jamais, la somme, même, infinie, de lignes droites ne pourra donner une ligne courbe, sans cette coupure, sans cette discontinuité qualitative qui fait apparaître soudain un être nouveau, une οὐσία nouvelle. C'est la courbe, dans ce cas, cet être nouveau qui possède un ensemble de qualités, c'est - à - dire une individualité toute différente de celle de la ligne droite. La même chose se passe en Biologie. On pourrait considérer le phénomène biologique comme la courbe qui admet à chacun de ses points une tangente. Ici ce sera le phénomène physico - chimique qu'on pourra appliquer à chacun de moments du processus biologique. Mais jamais ce dernier, c'est - à - dire la vie, ne pourra être constitué exclusivement par le premier, par d'éléments physico chimiques, même en quantité innombrable. Car le biologique possède, tout comme la courbe, une nature, une individualité différente, que la somme de tous les phénomènes physico chimiques s'avère incapable de constituer. Il a fallu cette coupure, cette discontinuité, ce saut ou ce bond qui a créé un être nouveau. On est passé à une nouvelle région, à une sphère nouvelle, irréductible, comme nous avons dit, à la précédente. La même chose se passe aussi, comme nous l'avons vus, en Psychologie et en Sociologie. Prenons une lois encore la Psychologie, telle qu'elle est étudiée par la Gestalttheorie (ou théorie de la Forme). Elle s'oppose radicalement à la vieille conception de la psychologie classique, par le fait qu'elle n'est point analytique, comme cette dernière, qu'elle ne cherche pas à décomposer d'abord, pour composer ensuite, mais qu'elle est dès le prime abord foncièrement synthétique. Elle reconnaît qu'il existe des structures originaires, que nulle analyse ne peut créer par décomposition et sommation. Son grand principe est que le Tout est plus que la somme de ses parties; qu'il y a dans le tout quelque chose qui est rebelle à l'analyse, quelque chose qui constitue justement l'individualité et le caractère propre de chaque forme. Il ne s'agit donc, là aussi, d'une additivité arithmétique, mais bien d'une composition, d'une synthèse dynamique. On a affaire à une sorte de champ fonctionnel de forces qui se mêlent et interfèrent, tendant constamment vers un point d'équilibre et d'harmonie. Il y a irréductibilité de la forme en ses éléments. On est devant une fonction plutôt que devant une somme. Le même phénomène se remarque aussi, avons - nous dit, en Sociologie. Déjà Auguste Comte avait signalé l'hétérogénéité qui existe entre les différentes sciences. Et son successeur, le fondateur de la sociologie scientifique contemporaine, Emile Durkheim, a eu le mérite d'insister, plus que nul autre, sur ce fait d'importance capitale. Il y a irréductibilité, il y a coupure entre le fait psycho-

logique et le fait sociologique, tout comme il y a discontinuité entre le phénomène psychologique et le phénomène biologique. La réalité sociologique ne peut pas être réduite intégralement, par décomposition et analyse, à des processus purement psychologiques. Il y a un nouveau facteru qui intervient, un caractère nouveau, une individuabilité autre qui fait justement surgir la nouvelle réalité. On voit donc de quelle importance primordiale est cette notion de coupure, de discontinuité, d'irréductibilité, ou, en d'autres termes, de systhétisme qualitatif et mathématique (dans son sens le plus large). C'est la notion qui a commencé à poindre avec les premières recherches sur la diagonale du carré et tous les problèmes relatifs aux irrationnels et les incommensurables qu'elle soulevait. C'est, d'autre part, la question de la limite et les problèmes d'exhaustion qui achemi naient déjà la pensée vers la découverte du calcul infinitésimal. Tous ces problèmes se lient dans leur ensemble, étant tous impliqués, enveloppés par le thème majeur du synthétisme. En somme, le noyau de toute notre étude étant le synthétisme, c'est vers lui que tout nous ramène inévitablement : et la théorie des nombres idéaux, et celle d'analogie, de correspondance, d'imitation, de totalité ; notions que nous avons maintes fois rencontrées chez Platon. Car, pour ce qui concerne tout d abord les nombres idéaux, il était facile de voir que ce n'étaient pas de mombres résultant de l'addition de leurs unités (ἀσύμβλητοι), mais bien de l'union de deux principes : l'Un et l'illimité, l'infini, la matière, la dyade indéfinie du grand et du petit ; c'est - à dire des nombres prenant naissance grâce au passage à la limite, passage qui se fait, non pas par addition, mais par une sorte de dynamisme synthétique, caractérisant la fonctionnalité d'un champ de forces. Quant à l'analogie, la correspondance, l'imitation, on pouvait constater que les diverses réalités ne correspondaient entre elles que par des totalilés, par leurs formes entières, et non par des détails, par des éléments partiels ; par conséquent, lorsqu une réalité imitait une autre, supérieure, et tendait vers elle, elle le faisait d'une façon intégrale, par la totalité de ses parties, de son essence, de son être, de sa forme ; par la suite, il s'agissait toujours de ce dynamisme synthétique, structure infiniment significative. Il n'y avait, par conséquent, place nulle part pour l'additivité arithmétique ; on avait toujours affaire, au contraire, à des notions de totalité et de fonctionnalité d'un champ de formes forces unifié. Le pivot de toute cette théorie était la notion platonicienne d' ἀσύμβλητοι. C'est pour cette raison que nous avons tant insisté sur la différence qui sépare les mathématiques de la Dialectique. Car l'une ne nous donnais que des unités, des nombres dont chacun, sans doute, a son essence, puis qu'il peut être défini ; mais une essence qui se repète à un nombre indéfini d'exemplaires» (Robin : Platon, p. 142) ; tandis que l'autre, la Dialectique, nous donnait ces Nombres · Idées, dont l'essence est, au

contraire, individuelle et numériquement une» ; «de véritables substances dont chacune avait sa réalité propre» (i b i d., p. 142). En effet, les unités des nombres idéaux ne pouvaient pas s'additionner, d'un nombre ideal à l'autre, étant de toute façon inséparables de la substance qu'elles constituaient» (i b i d., p. 143). Qu'est-ce à dire sinon que les Nombres Idéaux, objet de la méta-mathématique qui s'appelle dialectique, sont justement ces nombres ἀσύμβλητοι, qui constituent des formes plutôt que des nombres ; étant, comme dit toujours Léon Robin, «des ensembles quantitatifs, dont chacun a une «forme» qualitativement définie et d'une façon invariable» (i b i d., p. 143). D'ailleurs, comme le note Emile Bréhier, «Platon a une prédilection manifeste pour la génération des nombres qui se fait autrement que par l'addition, et, spécialement, pour celle qui se fait par les progressions, ou par l'insertion des trois espèces de moyennes proportionnelles, arithmétique, géométrique ou harmonique (T i m é e, 31 c sq.) : son attention tend à se porter sur les rapports numériques plutôt que sur les nombres mêmes. La musique pythagoricienne lui fait voir l'essence des choses dans des rapports numériques, encore plus que dans les nombres. La théorie des nombres idéaux semble bien être une tentative pour trouver les types de rapports les plus généraux (H i s t o i r e d e l a P h i l o s o p h i e, p. 141). Nous voyons donc, encore une fois, qu'il s'agit bel et bien de synthétisme dynamique, qui implique l'hétérogénéité des structures et des formes. On a, par conséquent, toujours affaire à une espèce d'information dynamique, à un acte de plus en plus vigoureux d'absorption et d'assimilation d'éléments d'altérité, de diversité et de multiplicité par l'unité qu'est, à des dégrés différents, chaque forme. On voit clairement la sorte de synthèse suprême qui s'accomplit entre l'intégration et l'information dynamique des nombres idéaux d'une part, et le thème de l'analogie, de la correspondance, de la parenté, de l'imitation, de la totalité, de l'autre. Car, pour ce qui concerne ce dernier thème, on peut dire que toutes ces notions pravitent autour de celle de la t e n d a n c e (ἐφιέμενον . . . ὅλκή) ; à savoir de l'imitation par l'inférieur de la forme du supérieur, ainsi que de l'information du premier par le second. Par conséquent, on se trouve de nouveau au coeur même du synthétisme impliquant le passage à la limite ; passage dynamique générateur de discontinuités qualitatives, de coupures de qualité, que sont justement les Nombres-Idées, les Formes convergeant de plus en plus vers l'Unité. Et cette tendance, comme nous l'avons signalé, est une conversion intégrale de toutes les parties, de tous les éléments vers la forme nouvelle et supérieure. L'imitation se réalise d'une manière totale, tandis que l'addition ne se fait que par un point, par l'extrémité, si l'on peut dire ; s'avèrant de la sorte beaucoup plus statique, ne comportant à aucun moment le dynamisme de l'information exhaustive.

Ainsi, outre la différence entre la possibilité caractéristique de l'objet des mathématiques et la réalité (domaine par excellence de la Dialectique), on voyait apparaître, avec la notion des ἀσύβλητοι, une fois de plus, de dynamisme synthétique, disque tournant de toute notre étude. Et ce dernier n'était, comme nous l'avons dit, que la prédominance et le triomphe de la Forme et de l'Unité, puisqu'à chaque moment on constatait une absortpion de plus en plus efficace et totale des éléments d'altérité par l'Idée, des πολλὰ par l' ἕν, du Multiple et de l'Autre par le Même et l'Egal, du Non - Être par l'Être et le Bien. Ainsi le Non - Être tendait à devenir Être, l'Infini Fini, l'Illimité Limite et Mesure, le chaos égalité géométrique (1) ; l'Egal fixant l'Inégal, l'Un déterminant le Multiple, ou Dyade indéfinie du grand et du petit, l'absorbant et l'égalisant intégralement.

III.—«L'être et la composition des mixtes dans le Philèbe de Platon» (P. U. F., 1952).

En entreprenant cet ouvrage je suis parti d'une considération d'ordre esthétique : toute oeuvre d'art m'a toujours paru un mélange. C'est l'être mixte, banal et mystérieux, plein de résonnances profondes, dont le contact suscite cette sorte d'émotion intellectuelle, toujours à la source de l'intuition première.

J'ai toujours eu, à l'appoche de toute création artistique, le sentiment que ce qui touche le plus dans une oeuvre de Beauté, c'est éternellement l'union d'un élément rude et rebelle, jaillissant du fait de la captation de l'infini, et d'une note efficace et aigue, infiniment précieuse.

Cette note je me la figurais volontiers telle la goutte de parfum qui répand la tonalité informatrice à tout un vaste et indécis paysage, à la façon d'une vibration profonde et fertile, qui étonne et déconcerte de prime abord pour ouvrir par la suite les plus grands horizons à la pensée esthétique. Ce qui m'a toujours fasciné, c'était bien l'emprise et la domination que possédait cette particule sonore, cette irradiation de parfum, ce τόνος aigu qui harmonise par sa traversée l'indéfini indifférent, lâche et dispersé de la quantité rebelle.

Or, c'est justement dans le mixte du Philèbe qui j'ai eu l'impres-

---

1) Ainsi, non seulement l'ossature des choses sensibles, mais aussi et surtout celle des Idées, se révelait être, en dernière analyse, la géométrie méta - mathématique du Gorgias, source des composés que sont les Idées ; c'est justement dans cette égalité - mesure métaphysique qu'il faut chercher la specification, la détermination de l'Infini de la dyade, du «rapport pleinement indéterminé et fluent» du Philèbe.

sion de trouver, pour la première fois, la source méditative qui reflétait mon intuition première.

Dans l'univers du mélange j'ai découvert cette entité subtile et toute puissante qui s'appelait la limite.

J'ai aussitôt realisé que son être régulateur et bienfaisant, porteur de lumière et de symétrie, constituait tout un message.

Mais du même coup j'ai senti qae je me trouvais cette fois, avec Platon, sur un plan de réalité supérieure ; maintenant il ne s'agissait plus seulement d' horizons nouveaux pour la sensation esthétique ; ici l' harmonie poussait infiniment plus loin, elle conduisait vers la vision du Bien lui - même.

Et le mélange m'est apparu dans toute son étincelante valeur, à savoir un instrument omniscient et divin, une θεῶν δόσις qui permettait de se frayer uue voie vers la vision suprême.

J'ai donc aimé cet outil merveilleux qui était fait pour atteindre le Soleil ; ce prisme braqué sur le firmament ; cette lunette à travers laquelle ruisselaient les constellations les plus pures; cette flûte céleste pleine d' harmonies intelligibles.

Et mon plus grand désir a été désormais de décomposer attentivement cette méthode dialectique, afin de la voir par la suite fonctionner dans toute sa technicité opératoire.

C'est bien d'une telle intuition qu'est né le titre du volume : L'Être et la composition des mixtes. C'était parce que le spectromètre métaphysique qu' était le mélange servait à détecter et révélait, en dernière instance, la structure du tout de l'Être, que l'espoir s'est emparé de moi que, à l'etudier, je serais à même de teucher, dans la mesure du possible, la nature intime du Bien lui - même.

Une chose qui me ravissait dans cette entreprise c'était la multiplicité des plans et des stratifications ontologiques qu'on rencontrait au cours de cette exploration dialectique que constituait l'analyse des mixtes : on se mouvait sans cesse, on parcourait toute l'échelle des êtres, depuis la vie obscure et chaotique de l'illimité (de l'ordre le plus sensible) jusqu' au soleil du Bien, miracle de l'Un infini.

Ainsi sonder la profondeur de la mixtion revenait en somme à entreprendre une longue et merveilleuse traversée au sein des sphères les plus verticales.

J'ai eu sans sens cesse l'impression que le Philèbe était hanté par la vision du soleil, symbole constant du Bien, et que c'était ce feu suprême allumé au Horizons qui guidait toute cette ascension philosophique.

La vision de ce feu, limite ultime du ciel, m'a donné l'idée d'axer toute ma recherche relative à la nature des quatre genres du mélange

(illimité, limite, mixte et cause) sur l'acuité de la flamme. Déjà j'avais noté l'insistance avec laquelle revenaient les espèces du feu—chaud et froid, sec et hunide—comme exemples de l'infini.

Dès lors une comparaison avec la ligne de la République, toute dominée par l'étincelle et l'incendie du soleil, s'imposait. Car là aussi, dans ce dernier dialogue, Platon ne faisait que chercher à définir le Bien. Il faut avouer que pour être amené à comparer cette ligne avec les quatre genres de la mixtion, un autre facteur, non moins persuasif que le premier, m'y a poussé. L'image que je m'étais faite du mélange du Philèbe, à savoir une sorte de lunette - flûte sidérale braquée sur l'espace des constellations, se traduisait dans mon esprit par un schéma linéaire ; je voyais les quatre genres former une procession rectiligne, pointée vers la Hauteur du Cosmos.

La prise de conscience avait jailli : j'ai comparé la ligne de la République à celle des quatre genres du Philèbe.

Cette compraraison m'a permis de jeter une première lueur sur la nature de ces derniers : Ainsi j'ai pu constater que la Cause enveloppait les Idées et que le monde sensible était un mixte. Une deuxième constatation était la suivante : il y avait analogie et proportion entre les quatre genres, tout comme entre les quatre segments de la ligne de la République : les quatre genres étaient des parents étroits, ils entraient en composition dans un mélange qui comportait tous les degrés d'infinitude, de fini, de mixtion et de causalité, et qui embrassait dans son sein aussi bien le monde sensible que le monde intelligible des Essences. C'était une autre manière, avant même d'étudier plus profondement et plus systématiquement la structure du mixte, d'en proclamer la haute teneur ontologique, ainsi que la portée universelle.

Avec ceci se terminait la première partie de mon travail. La seconde partie était consacrée à l'étude proprement dite de la structure du mixte.

Ici encore c'est la vision du Bien, soleil suprême, qui m'a guidé.

En me demandant comment se fait l'adjonction de la limite à l'illimité, quelle est en somme la modalité de la constitution du mixte, j'ai cru voir dans l' ἐξαίφνης (instantané), seul instant intemporel, si proche de l'Eternité, le lieu métaphysique où cette composition et cette naissance pourraient s'accomplir. Qu'est - ce à dire, sinon que dans cette foudre d' Héraclite qui gouverne le Tout ? Dans une étincelle suprême le mixte naît, d'un seul bond. Et cette conflagration, qui est sa source et son origine, d'où vient - elle sinon du soleil de la Causalité ? J'ai mentionné dans cette partie plusieurs exemples d'instantanés, qu'on rencontre justement dans le VIIe livre de la République. Le soleil est toujours là, le soleil intelligible et, avec son acuité terrible, il divise en pratiquant des sections, instauratrices d'individualités nouvelles. Le mixte, enfant du

soleil et du Bien, voilà ce qui me paraissait de plus en plus évident ; son être est tissé d'étincelles, son entité naît tout entière dans une explosion.

Mais cette notion d' ἐξαίφνης, notion compacte et aiguë, dangereuse à manier, telle le feu, il fallait la traiter à froid, en la dissociant et en la monnayant en quelque sorte en des notions plus maniables dialectiquement.

Déjà un premier équivalent se présentait à l'esprit grâce à la qualité d'acuité du feu : la notion de s e c t i o n. Bien d'autres découlaient de cette dernière : celle de distribution, d'émiettement de prelèvement—ou sondage infinitésimal – qui détecte le degré d'infinitude de l'illimité. Avec ces notions, je commençais déjà à pressentir la structure profondément mathématique et méta - mathématique du mélange - image de l'Eternel. Dès lors la modalité du montage des Idées, selon la formule heureuse de Léon Robin, se révélait comme se réalisant entièrement à coups d'éternité. C'est justement grâce à la modalité intemporelle de la constitution du mixte que j'ai pu établir que le temps n'est autre que l'Eternité émiettée, fragmentée, divisée à l'infini. A ce temps correspond le tout du sensible, comme à l'Eternité correspond le tout de l'Intelligibilité. Tout ce qui est valable pour l'un, vaut aussi pour l'autre terme de cette double correspondance. J'en concluais que le temps, n'étant que la fragmentation (κερματίζειν) de l'Eternité, l'être sensible apparaissait comme l'émiettement de l' Être intelligible.

J'ai retrouvé ainsi de nouveau le fond du problème du mélange : intelligible et sensible sont tous deux des mixtes. Mais l'un est un monde plein d'équilibre, tendant vers la perfection de l'unité, tandis que l'autre est compliqué et instable, sujet à la corruption et à l'anéantissement. Ainsi, par le biais du temps, impliqué dans la notion de l'instantané, je pouvais constater encore une fois, avec Léon Robin, que le mélange enveloppait l'univers de l'Essence (sensible aussi bien qu'intelligible) et que la différence entre les deux ordres n'était qu'une question de complexité, relevant du mécanisme interne de la composition. J'arrivais de la sorte, vers la fin de la deuxième partie de mon travail, an même résultat que celui de la première partie, à savoir l'universelle portée ontologique de la mixtion.

Maintenant, avec la troisième partie, intitulée le mixte parfait, je m'acheminais vers le terme même du voyage dialectique.

Ici, je n'ai fait que suivre fidèlement le développement méthodiquement graduel de la dernière partie du P h i l è b e.

Dans un premier chapitre J'ai étudié les composants du mixte de la vie bonne, constitué par les plaisirs purs, les arts sciences et la dialectique des Idées. J'ai constaté que les trois composants ne devaient leur être qu'à leur participation à une nouvelle triade dont le nom était : Vérité,

Beauté, Mesure absolue. Avec cette dernière, on voyait déjà surgir les signes révélateurs du Bien.

Par la suite, j'ai assisté à la composition du mixte de la Vie authentique : je l'ai observé en train de se former, tel un cosmos harmonieux, ayant la même structure qna celle de l'Âme Universelle.

Ainsi, en scrutant les rouages intimes de la constitution du mélange, je me suis trouvé en contant avec une réalité aussi intégrale que celle de l'Âme du Cosmos.

Le mélange cessait d'être un simple outil dialectique ; il prenait les dimensions, les contours de l'Univers. Mon intuition première celle d'une touche merveilleuse, se concrétisait : La flûte était devenue essence, elle n'exhalait plus la musique, elle était la musique même. M'appuyant sur le T i m é e, j'ai étudié les linéaments sonores de cette Harmonie ; j'ai observé les constellations de son ciel et les mouvements savants de ses voies de connaissance.

Âme était devenue le frêle instrument dialectique du début et νοῦς qui contenait le cosmos. Et j'ai étudié les lois de cet univers, sphère absolue, qui se mouvait sur l'axe de la Justice et de l'Egalitè et englobait les dieux et les hommes.

Arrivé à ses confins, j'ai vu enfin s'élever le grand soleil, l'astre du Bien. Il envoyait les signes immédiats de sa triple constellation. C'était la fin de la montée. La grande cause était là, la source par excellence de la γένεσις εἰς οὐσίαν. Le Bien se présentait comme l'Univers plastique et parfait de l'Un qui enveloppait la Vérité, ou Être des Idées, la Beauté, somme des Figures Idéales, enfin la Mesure, ciel des Nombres Idéaux.

Avec ce mixte suprême, on obtenait la procession totale de l'Être intégral et la signification absolue de la place de la théorie du mélange dans la doctrine platonicienne était ainsi dégagée.

IV.—Conclusion sur la signification esthétique du mixte Platonicien.

Le mélange représente dans la pensée platonicienne un thème de pensée fondamental, maximal, superlatif: l'image même d'Eros. Le mélange est en effet l'union du mâle et de la femelle, ainsi que nous le montre la cosmogonie de teneur très pythagoricienne du T i m é e.

Or, Eros est amour de la Beauté (B a n q u e t) et, par conséquent, le mélange s'avère avant tout une entité esthétique.

Mais nous savons, grâce au P h i l è b e, que tout ce qui e x i s t e est un composé de limite et d'illimité. Il est donc manifeste que le mixte, qu'est l'Univers, sera présidé par Eros. C'est sous l'égide du dieu de l'Amour et de la Beauté que s'instaure la suprême statue cosmique. Qu'est-ce

à dire sinon que le Cosmos, réalité esthétique par excellence, comporte toute la tonalité d'un Festin ; qu'il est un Banquet infini dans lequel les amants parfaits de la Pensée, les philosophes, dialecticiens de la composition métaphysique des mixtes, contemplent dans le loisir bienheureux l'avènement de la Beauté ?

C'est dans ce Tout, amphore parfaite, qu'ils goûtent au breuvage divin de la Donation que constitue pour les mortels la révélation du Mélange (P h i l è b e).

Cette amphore qu'est le Monde s'avère la sphère possédant la même plasticité parfaite que celle de Parmenide et d'Empédocle ; sphère dont l'essence est la musique sans cesse ascendante et triomphale de l'harmonie héraclitéenne. C'est dans cet univers de la Forme qu'éclatent les constellations des Idées.

Nous pourrions ainsi dire que le mixte, qui englobe le tout de l'Être intelligible aussi bien que sensible, étant le produit de la Beauté, signifie de toute évidence élaboration, information, perfection.

Il naît à partir de la limitation de l'illimité, en d'autres termes du plus profond de l'harmonisation de l'infini, et c'est grâce à cette action qu'il s'avère symetrique et parfait.

Il sera par conséquent un être de lumière, une entité étincellante, traversée par toute l'efficacité de l'Un - Bien, soleil créateur.

Il comportera ainsi toutes les vibrations lumineuses et toutes les irradiations, puisque la structure fondamentale de sa source n'est autre que ce feu - lumière supra - sensible de la Causalité.

Il sous - tendra des rapports de symétrie, des harmonies plurales d'ordre mathématique ét méta - mathématique, et comme il constitue un Univers accompli, on pourrait y voir un Parthénon du Logos, être vertical et parfait, temple de l'équilibre, emplacement lumineux des statues des Idées.

Le mixte possédera la plasticité la plus pure, puisque sa forme est celle de la sphère, la plus parfaite des formes.

Cette plasticité maximale, dans sa vertu infinie de limitation, lui confère, sur le niveau cosmique, cette touche intégrale, ce frisson superlatif qui fonde et instaure sa beauté.

Le mixte sera ainsi un être d'harmonie aux accords parfaits, puisque, dans un de ses moments les plus authentiques, il coincide avec l'Âme cosmique du Grand Tout, gamme musicale accomplie. Il comportera des illuminations sonores, il sera l'univers qui enveloppe le chant suprême de l'Être des Idées.

Nous pourrons en conséquence parler d'une symphonie du mixte qui se confond, dans les instants parfaits de la mixtion, avec la μεγίστη

μουσικὴ du P h é d o n, qui n'est autre que la musique infinie qu'accomplit la Dialectique et toute la Philosophie.

Ainsi le mixte sera un être de lumière et de son, musical et plastique, enfant de la Cause, appartenant à l'échelle des Constellations, à l'astronomie - harmonie sidérale.

Lumière et musique vont parallèlement : le Soleil, en créant, irradie une musicalité proportionnelle à sa vertu explosive. Et le mixte, son produit, dont la structure est celle du tout du Réel, acquerra en correspondance ce rythme de mouvement ascendant, qui n'est autre que celui de sa pulsation - explosion. Il comportera, dans sa tendance - convergence verticale, un instant suprême, un centre efficace et vibrant, qui est, aux confins, celui même l'Un - infini.

Mais, en même temps, cette symphonie dynamiqee se traduira par une accumulation de plasticités (ce sont les générations qui tendent vers l'essence, que Platon nous décrit dans le P h i l è b e) qu'elle laisse derrière elle, tout le long de son processus.

Ces plasticités, êtres particulièrs enveloppés par l'univers du Mixte total, sont créées et nourries par la tension d'ascension, essence de la verticalité du mixte. Le mixte est ainsi un tout dynamique, un dynamisme démiurgique, un τόνος μαγικός. Dominé par une essence verticale, celle du feu - lumière - musique infinie, c'est là son pathos créateur, le rytme et l'instance de sa perfection.

Et cette instance - ascension se revèle dans l'instantané. Le temps du mixte est l'ἐξαίφνης. La temporalité de la mixtion est cet instant infini d'explosion, cette conflagration perpétuelle au sein même des abîmes de l'infiniment petit temporel. Tout le mixte n'est que tension explosive, volonté de foudre, essence du Toujours. Ainsi, avec l'avénement du mixte, surgit le gand midi dans une vision de l'Être et de l'Eternel (1).

---

1) C'est dans le grand Midi que le Monde, l'Univers s'accomplit : Cf. Z a r a t h o u s t r a de Nietzsche (E n p l e i n m i d i, p. 392) : «Silence ! Silence ! Le monde ne vient - il pas de s'accomplir ? . . . Rond et mûr ? O balle ronde et dorée ! . . . puits de l'éternité : Joyeux abîme de midi qui fait fremir !» Le Cosmos naît, mixte parfait, dans cette foudre héraclitéenne qu'est le feu acuminal, son Démiurge. C'est dans le grand midi que le Créateur crée suprêmement.